63e ANNEE (7e Série) N° 6 5 FEVRIER 1953

L'AMI DU CLERGÉ

Paraît à Langres tous les jeudis

Mgr A. ROZIER
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Directeur

Mgr F.-M. CATHERINET
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
Codirecteur

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. Benedetto Croce. — II. Pourquoi la bombe H ? — III. La naissance de l'Europe. — IV. Stratégie de S. François-Xavier. — V. Centenaire de Georges de Geel, apôtre des Noirs. — VI. Le christianisme montant en Urundi. — VII. Sorcelleries et forces inconnues, en pays de mission. — VIII. L'antoinisme. — IX. La base de Thulé. — X. La Société secrète des Mau-Mau. — XI. Impressions de voyage en France d'un prêtre espagnol.

I

Le 26 novembre 1952, après quelques jours de maladie, un peu de toux et d'affection respiratoire, le philosophe **Benedetto Croce** s'était levé, frais et dispos, à son heure habituelle, — huit heures — s'était habillé comme de coutume, costume de couleur sombre, souliers, cravate. Puis il s'était mis dans son fauteuil. A 10 h. 40, il reçut la visite d'un ami, le professeur Frédéric Chabod. Il se montra gai et loquace, un peu impatient contre son mal. Dix minutes plus tard, on le vit pâlir un peu et sa tête retomba sur sa poitrine : il était mort.

Ces détails, nous les lisons dans le n° du 30 novembre de la belle revue illustrée, *Orizzonti*, que publient à Rome les Pères de Saint-Paul. L'article est signé Alberto Lenti. L'*Osservatore romano*, édition française, a donné le 5 décembre, sur cette mort, une étude de Raymond Spiazzi.

— « Devant un homme qui meurt, dit cet article, toujours surgit un sentiment de pitié et de respect, tout au moins si l'on considère en lui, au-delà des titres quelconques qu'il peut avoir, l' « homme » et surtout lorsqu'on le découvre seul, terriblement seul en face de la mort.

Car c'est là l'heure où tout s'écroule pour un individu, si la foi en Dieu n'ouvre pas son esprit à l'embrassement de l'Esprit éternel... »

Cette mort subite du grand philosophe a, en effet, d'autant plus frappé les croyants que cette foi consolante, la foi de sa pieuse enfance, paraissait depuis longtemps absente de sa vie.

Benedetto Croce naquit dans un foyer catholique des Abruzzes, à Pescasseroli, le 26 février 1866. Il eut une jeunesse pieuse, étudia au village puis à Naples. Sa mère était une chrétienne intelligente et bonne. Survint, alors qu'il avait 17 ans, une catastrophe qui devait laisser dans son esprit des traces ineffaçables. Au cours du terrible tremblement de terre de Casamicciola, en 1883, il perdit son père, sa mère, sa sœur ; lui-même resta enseveli sous les décombres et n'en fut tiré qu'assez mal en point. Il fut recueilli par son oncle, le philosophe Silvio Spaventa, à Rome, ainsi que son frère, Alphonse. Il s'incrivit à la Faculté de Droit. Ce furent pour lui des années terribles, disait-il plus tard. La tentation du suicide l'obséda plusieurs fois. Peu à peu cependant, son goût des études et des livres le reprit. Il fit connaissance du professeur Antonio Labriola, devint son disciple, puis son ami. Cependant, dès 1886, il revint à Naples, qu'il ne devait plus quitter que pour certains voyages en Espagne, au Portugal, en France, en Angleterre et en Allemagne. Il était pénétré ou plutôt dévoré par une fièvre de travail, et c'est alors aussi qu'il perdit la foi. Comment la chose se produisit-elle ? Le P. G. Bortolaso, S. J., philosophe lui-même, nous le dit dans *Orizzonti*. Au cours de ses premières études de philosophie, des doutes avaient surgi dans son esprit. Il y chercha anxieusement une réponse et ne trouva de satisfaction ni dans les livres ni dans les personnes qu'il consulta.

— « Ensuite, a-t-il écrit, je trouvai des distractions, je fus pris par la vie, sans me demander plus longtemps si j'étais croyant ou non, en continuant par habitude ou pour des convenances extérieures quelques pratiques religieuses jusqu'à ce que, peu à peu, j'abandonnai même ces dernières, si bien qu'un jour je m'avisai et me dis clairement à moi-même que j'étais de fait hors des croyances religieuses »[1].

Il s'était jeté dans les études d'art, et des questions sociales. Il traversa Marx, sans y trouver de quoi le retenir, mais par Marx, il avait eu accès à Hegel. Devenu aussi l'ami du philosophe Gentile, il travailla avec lui, et à partir de 1892, il se donna entièrement à la philosophie. Son ouvrage d'ensemble a pour titre : *Philosophie de l'Esprit*, qui a une saveur tout à fait hégélienne. C'est l'Esprit éternel qui est tout. L'univers n'est autre chose que l'évolution de l'Esprit. Mais tandis que dans Hegel, cette évolution se produit par « opposition » — thèse, antithèse, synthèse — pour Croce, elle se produit par simple « distinction ». On pourrait dire que l'Esprit ne cesse de vouloir du nouveau, du distinct. L'histoire n'est autre chose que la philosophie elle-même, puisqu'elle doit retracer l'évolution de l'Esprit. De fait, Croce s'est beaucoup occupé d'histoire. L'un de ses ouvrages porte ce titre : *Théorie et histoire de l'historiographie*. Au surplus, Croce a beaucoup écrit, donnant un bel exemple de travail, de méthode, de conscience.

[1] Confidences de Croce dans son livre : *Contribution à la critique de moi-même*, (en italien : *Contributo alla critica di me stesso*, p. 19-21).

Il fut aussi un ami de la liberté. Sous le fascisme, son opposition fut discrète, mais ferme ; il resta l'un des pôles de la résistance au totalitarisme.

Où en était-il, en ses dernières années, au regard du christianisme ? Le P. Bortolaso et M. Spiazzi se posent la question. Une chose est sûre, c'est que Croce, travailleur infatigable, ne fut pas un profond penseur, un logicien conséquent. On rechercherait en vain, dans les quarante volumes de ses Œuvres une discussion sérieuse des fondements de son système. Quand on l'attaquait sur ce point, il s'empressait de porter la discussion sur d'autres points. Il était, peut-on dire, *immanentiste* et *historiciste*. L'Esprit se développe sans arrêt, en passant par quatre étapes : art, religion, morale, philosophie. Ces quatre choses varient sans cesse. Les religions, les morales, les arts, les idées, tout évolue à tout instant. Ce qui fut moralement bon à une époque, devient mauvais à une autre. Ce que nous appelons crime a pu être, à une date donnée, acte recommandable ! Dieu n'est autre que cet Esprit universel en évolution constante. Le bouddhisme, le taoïsme, le christianisme et les autres religions ne sont que des moments de l'histoire, moments importants, mais dépassés. L'Eglise catholique, dont Croce ne parlait jamais sans une pointe d'ironie, n'est qu'une institution politique liée à des superstitions médiévales. On ne peut être surpris dès lors que toutes les Œuvres de Croce aient été mises à l'Index, par décret du 20 juin 1934.

Il eut toutefois une influence bienfaisante en suscitant des vocations de travail et de recherches, dans le domaine de l'art et de l'histoire. Il écrivait dans un style sobre, clair, limpide, et comme dit le P. Bortolaso, « impeccable en ce qu'il connaissait toutes les nuances de sa langue et qu'il animait souvent sa phrase d'une subtilité très fine. »

M. Alberto Lenti ouvre, à la fin de son article, quelques horizons d'espoir chrétien sur ses dernières semaines. Il n'admettait que peu de visiteurs, mais parmi ceux de la dernière heure, il y avait un barnabite, le P. Francesco Cilento, philosophe et grand travailleur lui aussi. Croce qui n'avait que peu ou point de rapports avec le clergé, eut avec ce Père, dans ses derniers jours, de longs entretiens dont le mystère n'a pas été percé. Après la mort subite de Croce, le Père fut averti l'un des premiers et accourut aussitôt. A ceux qui lui ont demandé si Croce avait songé à communier, dans ses derniers jours, le P. Cilento a répondu simplement : — « Entre les grands esprits et Dieu, il y a une communion directe. »

Et voici la conclusion de Raymond Spiazzi, dans l'*Osservatore* :

« Il est à espérer qu'un rayon du véritable Esprit, non point de l'esprit « crocien », a traversé au dernier moment les denses ténèbres ; que la prière chrétienne répétée un jour au Sénat : *Veni, sancte Spiritus*, a eu, par des voies qui échappaient désormais à toute observation et à toute interprétation humaine, une meilleure réalisation à l'heure de la mort. Il est à souhaiter que du Ciel soit descendue une réponse. »

II

Je ne quitterai pas le même n° d'*Orizzonti* sans signaler l'article de Sergio Tiffis intitué (en italien) : **La course à l'arme la plus terrifiante est désormais close.**

N'allons pas croire que toute recherche soit arrêtée. Non, l'auteur de l'article précise sa pensée en disant, en sous-titre : « L'expérience du 1er novembre a prouvé que les savants atomistes américains ont mis au point un instrument de guerre de puissance illimitée, et il est difficile que la technique humaine aille plus loin. »

Que s'est-il donc passé, le 1er novembre 1952 ? Sur l'atoll d'Eniwetok, on a expérimenté pour la première fois la bombe H. Les huit ans de présidence de Truman auront « changé la face du monde ». On y a passé d'abord à l'ère atomique, puis à l'ère des armes « thermo-nucléaires ». Il y a en effet, entre la bombe atomique à l'uranium et la bombe H, une grande différence. La première est fondée sur le principe de la « fission nucléaire » ; et tout à l'inverse, la bombe nouvelle est fondée sur la fusion de deux atomes d' « Hydrogène lourd », appelé *deuterium* ou *tritium*, pour aboutir à la formation d'un atome d'hélium. Au lieu de dissoudre, on synthétise. Il s'agit en somme de reproduire, par des moyens humains, le processus que, selon la science actuelle, nous croyons pouvoir situer dans le Soleil et dans les autres étoiles. Que se passe-t-il dans ces foyers incandescents, dont la température interne — pour le Soleil tout au moins — est évaluée à 20 millions de degrés centigrades ? Il se passe ceci : le Soleil, depuis des milliards d'années, brûle son hydrogène et fabrique de l'hélium. De là un dégagement formidable et multiséculaire de lumière et de chaleur.

Le problème à résoudre pour les fabricants de la bombe H était donc de produire une source de chaleur du même ordre que celle de l'intérieur du Soleil. Or, l'explosion de la bombe au plutonium engendre et dégage une chaleur évaluée à 60 millions de degrés centigrades. On dépasse donc et de loin la chaleur solaire interne. La solution théorique était ainsi ramenée à ceci : mettre des atomes d' « hydrogène lourd » en présence d'une explosion atomique et grâce à la chaleur ainsi créée, provoquer la synthèse des atomes d'hydrogène en hélium. On obtient ainsi une nouvelle bombe des milliers de fois plus puissante que la précédente.

L'article que nous analysons révèle les origines des travaux en ce sens. Lorsque l'on eut acquis la certitude que la Russie possédait la bombe au plutonium-uranium, le gouvernement américain envisagea la nécessité de prendre sur la Russie, pour sauver la liberté, une avance nouvelle dans le domaine atomique. Le président Truman décida de mettre à l'étude la bombe H, dont la théorie était connue depuis peu. Mais il rencontra de graves oppositions et résistances. Les savants qui avaient travaillé à la fabrication des bombes d'Hiroshima et Nagasaki gardaient mauvaise conscience. Ils étaient résolus à ne plus consacrer leur science qu'à des œuvres pacifiques. « Ils ont reconnu leur faute », dit, en effet, un jour Robert Oppenheimer, le père de la première bombe. Mais cette opposition ne se manifesta que dans les groupes de physiciens de Chicago et de New-York. Ceux de l'Université de Berkeley, en Californie, sous la direction du professeur R. E. Lawrence, furent d'un avis différent. Il existe entre les deux équipes, une rivalité ancienne, sourde mais acharnée. Au cours de la bataille intervint l'illustre Einstein, qui était *contre*

la fabrication de la bombe H. Le parti californien, appuyé par le Département d'Etat et par Truman, finit par l'emporter. La crainte de l'esclavage russe fut plus forte que toutes les considérations humanitaires.

Sous la direction et le contrôle de la *Commission de l'Energie atomique* (A.E.C. = *Atomic Energy Commission*), on se mit au travail, pour les plans de fabrication, qui furent mis à exécution autour de la rivière Savannah, dans la Caroline du sud. On dégagea dans ce but une somme de 1.250.000.000 de dollars, équivalente à 500 milliards de nos francs.

Les ingénieurs qui ont travaillé au plan déclarent que jamais entreprise humaine — y compris le canal de Panama, ou la muraille de Chine — n'atteignit pareille ampleur. Dans un rayon de 50 km de la route au sud-est d'Augusta, tous les habitants furent déplacés en autocars. A leur place vinrent 47.000 ouvriers qui se mirent au travail, avec des machines formidables, et ce travail se poursuivit, jour et nuit, par équipes. On nivela le terrain, on engloutit les ruisseaux et rivières dans des conduits souterrains, on créa des routes, on éleva des usines. On croit que dans ces usines sont fabriqués d'une part l'hydrogène lourd et d'autre part le plutonium nécessaire à la bombe ordinaire.

Mais la bombe H elle-même n'est pas fabriquée là. Le centre de fabrication se trouve à Los Alamos, à 35 milles — 56 km — de Santa Fé, au Nouveau-Mexique. Là, comme en Caroline du sud, se trouve une « zone interdite ». Les armes fabriquées à Los Alamos font partie du plus formidable secret militaire de nos jours. Pour certaines fabrications ou phases de fabrication, les savants doivent travailler sous la protection de remparts d'un verre spécial d'un mètre d'épaisseur, ou au moyen de robots agissant au loin mais télévisés pour être surveillés par les ingénieurs. Tout cela suppose des moyens industriels et financiers que peu de nations peuvent posséder. L'Angleterre elle-même, dans la récente expérience de l'île de Montebello, n'a pas dépassé le stade de la bombe atomique précédente, bien qu'elle ait pu la perfectionner. Il arrive que les savants de Los Alamos aient besoin de calculs mathématiques si difficiles qu'ils font appel à tous les savants et à tous les calculateurs électroniques du pays.

On fit d'abord des expériences préliminaires à Frenchman, dans un lieu désert de l'État de Nevada. Quelques bombes d'essai n'explosèrent pas, mais d'autres réussirent assez bien pour ouvrir de nouveaux horizons aux savants.

Les travaux reprirent à Los Alamos sur des données nouvelles. La bombe H proprement dite fut mise sur pied. C'est elle que l'on a essayée sur l'atoll d'Eniwetok, au matin du 1er novembre 1952. Cette bombe d'essai était de dimension réduite. Elle a, dit-on, la forme d'un grand thermos. On est en mesure d'en fabriquer de beaucoup plus considérables. Il est évident que la Russie connaît ou connaîtra la théorie, mais la construction d'une telle arme demande des capitaux et des moyens industriels qu'elle mettra, croit-on, des années à réaliser.

Cette course aux armements apocalyptiques est devenue ainsi quelque chose d'effrayant et on peut dire qu'elle est le fruit direct du système totalitaire communiste. La plupart des hommes dignes de ce nom estiment que tout vaut mieux — y compris la destruction de la planète — que la servitude communiste. C'est le dernier « cri » du fameux « Progrès » ! Mais Einstein a lancé un avertissement grave : l'explosion de la bombe H, dit-il, dégage et répand dans l'atmosphère un nombre énorme de neutrons qui transforment l'azote de l'air en un nouvel élément radioactif appelé le « *carbone 14* ». Cet élément détruit les ogranismes vivants. Les savants de Los Alamos admettent la chose comme possible, mais ils pensent qu'il faudrait de dix à cinquante explosions de la bombe H pour créer un danger réel. Espérons qu'on ne dépassera jamais le chiffre fatidique de 50 explosions, car alors ce serait la « fin du monde vivant », par la vertu du carbone 14, ou pour mieux dire, par l'effet de l'acharnement humain dans l'autodestruction.

III

Nous pouvons bien dire que nous vivons sous le signe de la terreur. C'est la terreur nazie qui a provoqué la fabrication et l'emploi de la première bombe atomique. C'est la terreur communiste qui vient de conduire à la fabrication de la terrible bombe H et ce sont les deux terreurs réunies qui, dans un ordre différent d'idées ont donné naissance à l'Europe.

Car **l'Europe est née.** Elle est encore à l'état d'enfance, mais elle a vu le jour. C'est ce qui résulte d'un article de H. Frenay, dans *Monde nouveau-Paru* (n° 63), sous le titre *A Strasbourg, ombres et clartés*, et aussi d'un article de Jean-Paul de Dadelsen, dans *Preuves* d'octobre 1952, sous ce titre : *Strasbourg, acte de naissance.*

Il faut avouer, et nos deux auteurs le font remarquer, que la chose n'a pas fait de bruit.

> « L'histoire, lit-on dans *Preuves*, a la manie d'arriver quand les gens sont en vacances, ou plongés dans un livre d'histoire.
>
> Cette fois encore, elle n'y a pas manqué.
>
> Dans la distraction quasi générale — beaucoup de spectateurs de cet accouchement royal, fatigués d'attendre, s'étaient endormis — Europe est née. »

Cette naissance sensationnelle n'est pas même datée de la même manière dans nos deux articles. Pour H. Frenay, ce fut le 11 septembre 1952. Pour *Preuves*, c'était plutôt le samedi 13 septembre. Un jeudi, ou un samedi : choisissez !

Que s'est-il passé en l'un ou l'autre de ces deux jours ? Ceci : que « le Comité des Six Ministres de la Communauté du Charbon et de l'Acier priait l'Assemblée commune de se charger de la rédaction d'un projet d'organisation politique de l'Europe, « assurant la fusion des intérêts essentiels des Etats membres. »

« J'étais présent dans l'hémicycle », écrit Frenay. « J'ai oublié de regarder l'heure exacte », dit de son côté Dadelsen. Tous deux sont d'accord pour dire que le public d'une part était peu nombreux, et d'autre part ne comprit guère l'importance de ce qui arrivait. Selon Dadelsen, il y avait le général Pique-Aubrun, deux religieuses, peut-être Mme Frédéric Hoffet, d'autres gens qui n'avaient pas des têtes d'habitués, mais qui tombaient à point, « par erreur peut-être ». Tout se passa, du

reste, très vite. Le chancelier Adenauer fit un discours, le 11 septembre, au nom des autres ministres, déclarant qu'une étape nouvelle devait être franchie, puis il se dirigea d'un pas ferme vers le président de l'Assemblée, M. Spaak, et lui remit le message des Six ministres.

« La salle, écrit Frenay, cependant, restait immobile. Aucun applaudissement. Personne ne se leva... »

Et pourtant, l'Assemblée accepta, à une écrasante majorité, le 13 septembre, la tâche qui lui était offerte. C'était bien la naissance de l'Europe !...

M. Frenay note encore que l'incompréhension des témoins de la scène se retrouva dans la presse. Les journaux ne consacrèrent à l'événement que de maigres commentaires. Frenay a interrogé nombre de Français, appartenant à des milieux cultivés, mais non spécialisés dans la politique. A la question : que s'est-il passé à Strasbourg, en septembre ?

« Pas un seul, dit-il, n'a pu me répondre. A l'incompréhension des députés et des journaux correspond naturellement l'ignorance de l'opinion publique. »

On ne nous accusera pas de ne pas chercher à dissiper cette ignorance !

H. Frenay reconnaît toutefois qu'il reste des ombres autour de cette clarté. La principale, c'est l'attitude de la Grande-Bretagne. Toute l'histoire de la politique étrangère, depuis Henri VIII, au moins, tient en cet axiome : diviser le continent, pour avoir la paix ! « Qui je favorise est maître » disait Henri VIII, en se posant en arbitre de l'Europe, entre Charles-Quint et François I^er^. Les Anglais ont peine à renoncer à des idées qui ont réussi longtemps. Ils n'ont pas encore compris que la guerre de 1914 n'aurait pas eu lieu, s'ils avaient été plus catégoriques et plus hardis. Et si la guerre de 1914 n'avait pas eu lieu, nous n'aurions pas eu non plus celle de 1939, pas de bombe atomique, pas de menace de la troisième guerre, pas d'Hitler ni de Staline. Mais, comme le démontre Newman, dans un de ses plus pénétrants discours, toute faute se paie ! H. Frenay est cependant convaincu que la Grande-Bretagne, quand elle verra que l'Europe est viable et qu'elle commence à marcher, voudra contracter mariage avec elle. C'est encore un peu tôt pour cela. « Un adulte ne conclut pas de fiançailles avec un enfant au berceau. Laissons-le tout d'abord atteindre sa majorité. » Déjà une délégation britannique siège auprès de la Haute Autorité du Charbon et de l'Acier. C'est un commencement.

Les parrains de l'Europe, ce furent les six ministres des Affaires étrangères. Dans son discours, Adenauer, parlant au nom des Six, alla jusqu'à suggérer que le Conseil de la nouvelle Communauté européenne serait comme l'équivalent du Sénat, dans un Parlement à deux Chambres. Cela veut dire qu'ils auraient droit de contrôle et non de *veto*.

« Au train dont l'on est parti, écrit Dadelsen, dans moins d'un an, les intérêts communs des six pays dépendront d'une autorité politique commune. »

Le même écrivain, dans *Preuves*, présente le père et la mère de l'Europe.

« Le père de la petite Europe, dit-il, M. Robert Schuman, n'apparut que le surlendemain du vote, et si discrètement qu'on aurait dit quelque oncle de province. »

Et la mère de l'enfant ?

« Les comparaisons, dit Dadelsen, ne souffrent pas l'insistance : il serait saugrenu de voir en M. Monnet la mère de cette petite Europe première-née. Plutôt son accoucheur : il en a la solidité placide, l'efficacité silencieuse. »

M. Monnet est un réaliste, un *homme d'affaires*. C'est le spécialiste des vues d'ensemble. Il traite les affaires en stratège, mais il sait découvrir les experts chargés de prolonger sa pensée. On pourrait considérer M. Pierre Uri, comme son chef d'état-major. M. Jean Monnet a grandi dans la fabrication et la vente du « cognac », qui demande de la patience, des réserves, des soins, le sens du réel. Evidemment cela ne suffit pas pour être un grand manieur de plans constructifs. Il s'est expliqué, un jour, dans les termes suivants :

— « Aucun problème, quel qu'il soit, ne peut se régler par compartiments. Il faut tâcher de mettre tous les éléments ensemble. Il faut déterminer ce qu'il y a de commun dans les intérêts des hommes et les amener à l'admettre. La plupart des hommes sont de bonne volonté, mais ils ne voient que leur propre point de vue. Il faut les réunir autour d'une table et les faire parler de la même chose en même temps. »

— « Au demeurant, conclut M. Dadelsen, prudent comme un chat, ou comme une fermière des Charentes, peut-être superstitieux à l'occasion, jamais aigre ni misanthrope, passablement secret. »

Saluons donc et attendons !

IV

« Avant l'aube du 3 décembre 1952, mal abrité de la bise, dans la cabane de paille où il gisait depuis plusieurs jour, grelottant de fièvre, un prêtre basque expirait sur le rivage d'une île proche de la grande cité de Canton, sans autre aide ni témoin qu'un jeune Chinois compatissant et fidèle. »

Ce prêtre basque, tout le monde l'a deviné, c'était un ardent et puissant missionnaire, c'était un saint, c'était François Xavier ! Les lignes citées sont tirées de l'article que Mgr Chappoulie, évêque d'Angers, lui a consacré dans les *Etudes* de décembre, avec ce titre : **La Stratégie missionnaire de saint François Xavier.**

Le 3 décembre dernier ramenait le quatre centième anniversaire de cette glorieuse mort. Ce centenaire se produit au moment même où cette Chine, qu'il voulait gagner au Christ, chasse de chez elle les représentants du Christ !... Quelle fut donc la stratégie de S. François Xavier ? Elle consistait à aller toujours plus loin, à porter le nom de Jésus-Christ aux extrémités de la terre connue.

— « Nous allons en avant, écrivait-il à son confident et ami Simon Rodriguez de Azevedo, avant de quitter Goa, pleins de confiance et d'espérance en Dieu, et nous sommes convaincus que le nom de Jésus-Christ doit un jour pénétrer en Chine... Je pars avec joie ouvrir un chemin à ceux qui veulent faire le sacrifice de leur vie. »

Tout est dit, en ces lignes. Il veut « ouvrir un chemin ». Il ne s'agissait pas pour lui de créer une station, de s'y installer, d'y bâtir une cathédrale et une maison-mère. Non, il fallait avancer,

explorer, préparer l'avenir. C'est ainsi qu'en onze ans et demi de vie missionnaire, François Xavier parcourra environ 100.000 km.

Il ne part pas en simple missionnaire. Il ne sera pas le premier à pénétrer dans les Indes. A Goa, il trouvera déjà un évêque. Mais il a le titre et les fonctions de *nonce du pape* et de *chargé de missions* par le roi de Portugal, Jean III. En tant que nonce du pape, il a reçu la tâche d'évangéliser l'Ethiopie, les princes et seigneurs de la mer Rouge, de la mer Persique et de la mer Océanique, les provinces et territoires « en deçà et au delà du Gange, en deçà et au delà du cap qu'on nomme de Bonne-Espérance, et ses territoires avoisinants. » Ce langage trahit l'incertitude qui règne à Rome sur l'immensité des contrées où Xavier ira porter le nom du Christ. Mais sa juridiction de nonce papal a quelque chose d'illimité.

De son côté, Jean III de Portugal lui a donné des pouvoirs pour visiter toutes les stations dépendant de la couronne et pour y prendre les mesures propres à l'expansion de la religion. De fait, il va d'abord aux possessions portugaises. Il prêche aux Paravers, sur la côte sud du continent indien, y mène une vie très dure, mais y fait des conversions en masse. De là il passe au Travancore, chez des païens, où il réussit à faire 10.000 baptêmes en un mois. Le voilà ensuite à Malacca, aux Moluques, et quand il revient à Goa, c'est pour préparer un voyage au Japon. Il y est en quelque sorte invité par cet étrange aventurier japonais, nommé Yagiro ou *Angero* — selon Xavier — qui l'a rencontré à Malacca.

* *

Dans un second article des *Etudes*, intitulé *Saint François Xavier orientaliste*, et signé H. Bernard-Maître, il nous est précisé ce que François a appris de Yagiro. Yagiro n'était pas toujours très précis et, quand il ne savait pas ce qu'on lui demandait, il inventait. Il déclara à François que la religion des Japonais leur venait d'une région appelée *Chengico*, qui se trouvait, disait-il, « au - delà de la Chine, après avoir dépassé la Tartarie. » Xavier décide d'aller voir au Japon, de vérifier sur place les dires de Yagiro, de pénétrer ensuite en Chine, d'où le Japon a reçu cette religion, venant de *Chengico*. Il a compris qu'il faut aller à la source. Que s'il pénètre en Chine, il sera au centre de la fausse religion qu'il veut détruire et remplacer par celle de Jésus-Christ. De là son plan, qu'il expose dans ses lettres en Europe.

Tous les orientalistes d'aujourd'hui reconnaissent que la Tartarie n'est autre que la Mongolie. La religion du Japon était le bouddhisme. Elle venait, à travers la Chine et la Mongolie, du nord de l'Inde. Le pays appelé Chengico, par le converti japonais de François, ne peut donc être que l'Inde du nord. François est désormais tendu vers *Chengico* et il voudrait que les maîtres de l'Université de Paris, qui lui semblent perdre leur temps en Europe, viennent évangéliser avec lui des populations, qui lui sont décrites comme instruites et savantes.

Il part donc pour le Japon. Il a vite fait de constater qu'il a été assez mal informé. Il s'aperçoit aussi très vite que l'on ne peut traiter les Japonais comme les peuplades primitives et à demi sauvages du sud de l'Inde. Il s'est montré d'abord en costume très pauvre, presque misérable. Il tombe dans une population très attentive aux formes, à la courtoisie, au costume distingué et brillant. Il décide alors de revêtir un habit imposant d'ambassadeur. Il l'est en effet. Il apporte des cadeaux, les présente et obtient dès lors des succès qui lui manquaient jusque-là. Il avait plus ou moins méprisé, auparavant, les avantages extérieurs qui lui venaient tant de sa science universitaire que de son prestige d'Européen. Chez les Paravers ou à Travancore, tout cela, en effet, était inutile. Mais, au Japon, tout change :

« Les deux méthodes et les deux attitudes que nous livre l'apostolat de Xavier ne sont pas contradictoires, écrit le P. Bernard-Maître. Elles révèlent un sens vif de l'adaptation : le Japon, la Chine, et le mystérieux milieu universitaire de Chengico, demandaient autre chose que l'Asie portugaise et la côte de la Pêcherie. Xavier le comprit ; il sut changer sa manière de faire et manifesta qu'il n'était pas l'esclave de théories rigides. »

Après lui viendra une grave discussion au sujet de ces méthodes. Il y aura, en effet, ce qu'on a pu appeler la querelle de « la soie et du coton ». Elle éclatera environ 25 ans après la mort de Xavier. Un de ses successeurs au Japon, le P. Francisco Cabral, ancien militaire, homme tout d'une pièce et peu soucieux d'adaptation, sera d'avis qu'au Japon, comme ailleurs, par esprit de pauvreté, les missionnaires doivent porter des habits de coton. C'était au Japon le costume des vagabonds. Les pères placés sous les ordres de Cabral souffraient de cette décision de leur supérieur et voyaient le mauvais effet qu'elle produisait sur les classes moyennes et supérieures au Japon. Survint un visiteur, envoyé par le P. Mercurian, général de la Compagnie, et appelé le P. Valignano. Il débarqua en 1579, ne se pressa pas, mais au bout de trois ans, trancha contre Cabral, et décida que les missionnaires, comme tout le monde, au Japon, seraient habillés avec de la soie. Cabral protesta. Le Général trancha finalement pour Valignano et Cabral fut déplacé.

* *

Ajoutons, avec un troisième article des *Etudes*, intitulé *Un Homme de Désirs* et signé X. Léon-Dufour, que Xavier, devenu presque un héros de légende après sa mort, légua à ses successeurs une tradition d'enthousiasme et de joie. A sa suite, on comprit que l'esprit missionnaire est un esprit de joie, un esprit d'optimisme, un grand rêve plein de désirs immenses, et que les réalités les plus plates ou les plus décevantes ne doivent jamais parvenir à abattre.

— « François, dit le P. Xavier Léon-Dufour, n'a point redouté d'appeler à sa suite des jeunes animés de grands désirs. Quand on pense à la somme de souffrances qu'il endura, on peut se demander si ce n'est pas un crime d'illusionner ainsi des jeunes gens, pâte si facile à manier : cela serait vrai si François, promettant la joie, donnait la tristesse, mais nous entrons ici dans le mystère de la vraie joie, celle qu'ont expérimentée ses premiers compagnons ; ils ont trouvé, comme dit H. Henriquez, non pas des consolations frelatées, mais la joie dans la croix. »

Ainsi entendu l'esprit missionnaire n'est que la fleur même de l'esprit évangélique, l'esprit du Christ lui-même. Et l'on comprend cette prière qui jaillissait souvent du cœur de Xavier, au milieu des pires souffrances : « O Seigneur, ne me donnez pas beaucoup de consolations ! Mais puisque, dans votre bonté et miséricorde infinie, vous me les donnez, emmenez-moi dans votre sainte gloire ! »

V

Un siècle après la mort de Xavier, dans l'île de San-Choan, en 1552, un missionnaire tombait pour la foi, en Afrique : le **P. Georges de Geel, « apôtre des Noirs et martyr » (1617-1652).** Nous le rencontrons dans un article de la revue *Grands Lacs* de décembre 1952, article signé du P. Rogatien, O.F.M. Cap.

Le P. Georges était né en août 1617, benjamin de 9 ou 10 enfants, à Oevel, dans une petite ferme située à 7 km de Geel, province d'Anvers. Jeune encore, il se révéla très bien doué pour les langues. La Belgique était alors, à la suite de l'échéance de la Trêve de Douze ans, le théâtre de luttes entre l'Espagne et la Hollande, dont la Campine anversoise souffrit particulièrement. C'est, on le sait, contre les prêtres et les religieux que les Hollandais protestants exerçaient leurs attaques les plus virulentes et à l'occasion les sévices les plus sanglants. On se souvenait encore des 19 martyrs de Gorkum, en 1572. Le jeune Adrien Willems n'hésita cependant pas à entrer dans les Ordres.

Il y avait dans la famille un tel esprit de générosité et de piété catholique, que ses frères renoncèrent à leur part d'héritage, pour lui permettre d'avoir un titre d'ordination canonique. Cependant, à l'âge de 25 ans, en 1642, Adrien entra chez les capucins où il reçut le nom de Georges. Il sera connu dès lors sous le nom de Georges de Geel. Le 11 novembre 1643, il émettait ses vœux.

Il y avait alors vingt-cinq ans que le pape avait offert à l'Ordre des Capucins la mission du Congo, où les Portugais avaient mis le pied dès 1484. L'Ordre avait accepté l'offre, mais ce ne fut qu'en mai 1645 que les premiers capucins débarquèrent au Congo et y commencèrent une histoire missionnaire qui dura jusqu'à la persécution portugaise de 1834. On a peine à se figurer les épreuves physiques auxquelles devaient s'exposer les missionnaires du Congo, au milieu du XVIIe siècle. La plupart connaissaient une mort prématurée. La chaleur accablante, une solitude déprimante, des maladies inconnues auxquelles on ne savait guère opposer comme remède que la saignée traditionnelle. Le P. Georges de Geel était accompagné de six autres missionnaires belges. Ils trouvèrent en Espagne des capucins italiens se rendant aussi au Congo, ou en Nigérie. Le gouvernement espagnol, en difficulté avec celui du Portugal, les retint deux ans. La peste les retint une année de plus. Enfin, le 13 février 1651, un navire italien partait de Cadix pour le Congo où, après divers arrêts, il ne parvint que le 29 juin. Parmi les passagers, il ne se trouvait plus que deux capucins belges, dont le P. Georges de Geel. La plupart des autres missionnaires avaient dû être renvoyés dans leurs maisons respectives, en raison des mauvaises nouvelles que l'on avait reçues à Rome sur les circonstances concernant les missions au Congo. Les Portugais voyaient d'un mauvais œil les capucins, dont l'Ordre était inconnu au Portugal. Les missions étaient, de ce chef, en partie stérilisées. Effectivement, les pauvres pères débarqués à Pinda, le 29 juin, puis établis à Soyo, ne purent arriver à San-Salvador, capitale du royaume congolais, une capitale misérable, où toutefois le commerce avec l'Europe était prospère.

Le royaume était catholique de nom. Il y avait quatre églises dans la capitale, mais dans la brousse, la religion avait à peine pénétré. Pour une cause inconnue, le roi du Congo, trompé par des informations mensongères, changea brusquement d'attitude envers les missionnaires, qu'il avait d'abord bien accueillis. Le P. Georges, sans perdre courage, se mit à l'étude de la langue locale. Jusque-là, les missionnaires n'avaient prêché que par des interprètes. Le P. Georges recopia un Dictionnaire bantou, préparé avant son arrivée par un prêtre indigène, don Roboredo. Ce Dictionnaire, laissé en manuscrit par le P. Georges, a été édité en 1928, par deux PP. jésuites, sous le titre : *Le plus ancien dictionnaire bantou.* Lui-même, le P. Georges, ne s'en servait que pour ses missions et ne le quittait jamais. On trouve en outre, dans son manuscrit, une instruction sur la confession, en dialecte kikongo, et d'autres notes ou textes en latin et en espagnol. Actuellement, ce manuscrit est un document scientifique précieux.

En décembre 1651, le P. Georges fut envoyé à Matari, capitale de la contrée du même nom, située au nord de San-Salvador et comprenant une partie assez grande du Congo belge actuel. Matari était un état féodal, gouverné par une femme que les capucins avaient déjà convertie et qui appuyait de toutes ses forces la prédication de l'Evangile. A cette époque, comme déjà dans les pays évangélisés par saint François Xavier, les missionnaires, peu nombreux, toujours menacés de mort par épuisement, par maladie, ou par persécution sanglante, allaient au plus pressé. Ils prêchaient sommairement la doctrine du Christ, les vérités principales de la foi et invitaient les auditeurs au baptême. Ce sacrement était immédiatement administré, sans l'épreuve préparatoire d'un long catéchuménat, comme de nos jours. On obtenait ainsi des conversions hâtives, nombreuses, mais fragiles. Le christianisme s'étendait rapidement, mais superficiellement. La plupart des baptisés étaient à peine des demi-chrétiens. Au point de vue moral surtout, le changement d'avec le paganisme était imperceptible ! Dans le territoire confié à Matari, au P. Georges, la situation était lamentable. Les chrétiens, c'est-à-dire les baptisés, pratiquaient toujours le paganisme par le culte des fétiches, la consultation des sorciers et le reste. Le P. Georges essaya de développer chez eux le sens chrétien, mais, en ce qui concerne les païens, il opéra selon les règles alors admises et en peu de temps, il en baptisa 1200. Il rayonnait de son centre, par des expéditions en pleine brousse, plus ou moins longues. En novembre 1652, il arriva à Ulolo, village chrétien de nom qu'il avait déjà visité. Il y trouva les Noirs rassemblés pour le culte des Esprits. Le sorcier dirigeait la cérémonie, en prononçant les paroles rituelles, des imprécations ou des bénédictions. Stupéfait, le P. Georges

se fraya un chemin, dans l'obscurité, jusqu'au milieu de l'assemblée et là il dit :

— « Si vous êtes des chrétiens, il vous est défendu de participer à ces pratiques. »

Les Noirs, interdits, n'osent rien dire. Le père insiste, il les invite à allumer un feu où, de sa propre main, il jettera toutes ces idoles informes, dont ils ont peur ! Le feu est allumé. A ce moment, des regards de haine et de colère se fixent sur le père. Il ne s'en laisse pas intimider et chantant d'une voix forte le psaume *Exsurgat*, il ramasse tout ce qu'il peut de fétiches dans le temple, en fait une brassée entière, qu'il projette dans le feu. Mais la flamme se communique à la cabane sacrée — le *Nkisi*. Les fétichistes sont fous de colère. Le sorcier lève une lourde massue sur la tête du missionnaire, qui tombe terrassé. Toute la horde s'acharne contre lui, à coups de pierre et de bâton. Soudain, pris d'épouvante, les meurtriers s'enfuient. Puis, ne voulant pas que le père meure chez eux, ils le font porter sur le territoire du village voisin de Ngongo Mbata. Il y vécut encore douze jours, en pardonnant à ses bourreaux et implorant leur grâce auprès du roi du Congo. Il mourut dans la nuit de la fête de l'Immaculée Conception, patronne de son Ordre, le 8 décembre 1652.

Il faut le saluer comme un véritable pionnier de l'Evangile, un martyr de la foi chrétienne. « Fasse Dieu, conclut le P. Rogatien, que son bon et fidèle serviteur soit honoré et invoqué un jour par la sainte Eglise ! »

VI

Nous ne résistons pas au plaisir de donner ici de brèves nouvelles, d'après *Grands Lacs*, même numéro, des progrès incessants de l'**évangélisation de l'Urundi.** Nous avons, à maintes reprises, signalé ce théâtre de mission, où s'accomplissent, depuis quelques années, de véritables merveilles, comme si Dieu, par une loi déjà connue de l'histoire, voulait apporter à son Eglise, des compensations et des consolations pour les pertes qu'elle subit en d'autres lieux.

Pour la première fois, en 1951, la masse chrétienne l'a emporté sur la foule païenne, restant à convertir. Les chrétiens étaient 914.000 contre 800.000 non-baptisés. On compte actuellement 963.000 chrétiens ou catéchumènes. Ces derniers sont 220.000 Il y a donc exactement 742.700 baptisés proprement dits. Mais les catéchumènes sont déjà des chrétiens de désir. On peut donc les compter au nombre des convertis, car ils ne sont plus des païens. Rappelons qu'il existe en Urundi, deux Vicariats apostoliques, ceux de Kitega et de Ngozi. Il y eut, au cours de 1952, dans les deux Vicariats réunis, 26.000 baptêmes d'adultes et 52.000 d'enfants.

Mais ce qui nous intéresse surtout, c'est la pénétration en profondeur de l'esprit chrétien. Or, cette pénétration s'accentue de jour en jour. Les cérémonies superstitieuses, si elles n'ont pas disparu, n'osent plus se faire voir et ne s'opèrent qu'en cachette. Les païens, çà et là, en face d'une population en majorité catholique se sentent isolés et, si l'on peut dire, hors de jeu. Ils se cramponnent toutefois à leurs traditions, en attendant que la grâce agisse sur eux.

Ce qui est remarquable, c'est le nombre immense de communions distribuées au cours de l'année Elles se sont élevées à 9.500.000 et l'on a calculé que cela fait une moyenne de 20 par an, pour chaque personne en âge de communier. Combien de nos meilleures paroisses seraient heureuses d'avoir un moyenne pareille ! Les confessions s'élèvent à 2.311.000, soit 5 par adulte. Ces chiffres donnent l'idée du travail demandé aux missionnaires, car l'Urundi ne compte encore que 170 prêtres dont 20 consacrés à l'enseignement ou à l'administration. Il reste en service actif 150 prêtres. Chacun d'eux administre en moyenne, par an, 500 baptêmes, distribue 65.000 communions, entend 20.000 confessions, et doit donner 1000 leçons de catéchisme et sermons.

Nous avons signalé plus haut les méthodes appliquées au XVI^{e} et au XVII^{e} siècles, par les missionnaires. On baptisait le plus vite possible. On instruisait ensuite, quand on le pouvait. En Urundi, le catéchuménat, avant le baptême, est fixé à *quatre* ans. Il est donc plus long que dans nos paroisses, pour les enfants. Ces quatre ans sont coupés d'examens très sérieux. Les catéchumènes ont deux leçons de catéchisme par semaine, mais chaque leçon dure *deux heures*. Les enfants suivant les catéchismes préparatoires à la première communion puis à la rénovation des vœux du baptême, sont soumis à 5 ou 6 ans de fréquentation des leçons. Enfin, tous les fidèles entendent un sermon chaque dimanche, qui rafraîchit ou complète leur instruction religieuse. Même dans les stations où il n'y a pas de missionnaire résidant, les dimanches il y a leçon religieuse, par le catéchiste local. On peut dire que tout est mis ainsi en œuvre pour que la formation religieuse des chrétiens soit aussi parfaite qu'il est humainement possible.

VII

Il y a dans les Actes des Apôtres, une étrange histoire d'esclave qui avait un « esprit python » et qui gagnait beaucoup d'argent à ses maîtres, en prédisant l'avenir. C'est dire qu'il se passe parfois en pays de mission des choses bien extraordinaires. Nous en trouvons un exemple dans une revue où nous n'aurions pas eu la pensée d'aller le chercher. Il s'agit du numéro de Noël de *Plaisir de France*. Ce numéro est consacré en entier à « *l'Homme et la Connaissance* ». Mais paradoxalement, il n'y est pas question des voies de connaissances courantes, mais de celles qui ressortissent à la métapsychologie, la connaissance par les songes, par les pressentiments, les prémonitions, les suggestions obscures et secrètes qui nous viennent on ne sait d'où. En un mot on veut y aborder ce que M. Olivier Quéant y appelle les *Forces inconnues*. On trouve dans ce numéro un article du P. Daniélou sur *Baptême et Exorcisme*, un autre de M. de Saint-Pierre sur *Lourdes, source de miracles*.

Mais nous allons nous arrêter à l'article du R. P. Dupeyrat, missionnaire de Papouasie, intitulé : **Témoignages sur l'Inexplicable.** La Papouasie, on l'appelle plus communément Nouvelle-Guinée, est une île une fois et demie grande comme la France. C'est l'un des pays les plus sauvages,

les moins explorés et connus du globe. Pays de montagnes géantes, atteignant 4 à 5.000 mètres, de vallées profondes, sans routes, sans communications intérieures. Pays de jungle épaisse, situé sous l'ardent soleil des tropiques. Le R. P. Dupeyrat y a été témoin de faits presque incroyables. Voici l'un d'eux :

Un chrétien nommé Aïn-Ou-Kou, ayant abjuré sa foi, était devenu sorcier. Il avait dans la région le renom de pouvoir se changer en casoar, sorte de gros oiseau analogue à l'autruche, courant plus vite qu'un cheval, et de caractère sournois et mauvais.

Un soir, vers 9 heures, le Père avec son compagnon se trouvait dans une hutte à Mondo, perdue dans les montagnes centrales. Autour d'eux quelques notables. On parlait justement du sorcier Aïn-Ou-Kou. Les missionnaires disaient qu'il ne fallait pas croire à ces histoires de loup-garou, selon lesquelles un homme se change en bête. Soudain, on entend au dehors le bruit caractéristique d'un casoar en course. Or, cet oiseau ne voyage jamais la nuit, et la nuit était tombée depuis 3 heures. Le bruit s'amplifia, puis s'arrêta net devant la porte de la hutte. Et l'on vit entrer le sorcier même dont on parlait. Il resta une heure, fuma le tabac que le missionnaire lui offrit, puis se retira en disant qu'il était en visite dans un village voisin où il passerait la nuit. A peine était-il sorti qu'on entendit de nouveau le galop du casoar. Le Père se précipita dehors pour voir ce qui se passait, mais ne vit rien, car l'obscurité était très dense. Les deux missionnaires résolurent de tirer au clair cette histoire impressionnante ; ils allèrent au village indiqué par le sorcier. Il n'y était pas venu, nul ne l'avait vu. Son village à lui était dans une autre vallée, et pour l'atteindre il fallait 5 heures de marche, par des chemins impossibles ; de nuit, avec des torches, il ne fallait pas moins de dix heures. Les missionnaires s'y rendirent dès le lendemain. Aïn-Ou-Kou s'y trouvait. On sut, au moyen d'une enquête discrète mais serrée, qu'il s'y trouvait encore à plus de 7 heures du soir, la veille. On l'avait revu, comme d'ordinaire, le matin même, vers 6 heures. Il était matériellement impossible qu'il eût pu, entre 7 et 9 heures du soir, venir à la hutte des missionnaires. Impossible également qu'en les quittant vers 10 heures, il pût se retrouver chez lui à 6 heures du matin. Pour faire l'aller et retour, il aurait dû exécuter en 9 heures un trajet qui demande un minimum de 10 heures de jour et de 16 heures la nuit. Le Père finit par interroger Aïn-Ou-Kou lui-même :

« Avec un sourire haineux, il me répondit : « Toi, prêtre, tu as des pouvoirs extraordinaires ; j'ai voulu te montrer que j'en avais aussi. »

Autre fait, en 1926, une folie inexplicable s'empara des Papous de la côte sud-est, en face de l'Australie. Les païens plantaient de longues perches sur la place des villages, et collant leur oreille au pied des mâts, prétendaient y recevoir des messages de leurs ancêtres. Puis ils se mettaient à courir comme des fous, jusqu'à épuisement, les yeux hagards, l'écume à la bouche, en blasphémant le Christ et la Vierge, chose d'autant plus stupéfiante que ces indigènes n'avaient pas encore été touchés par la prédication chrétienne. Après quelques semaines, la contagion atteignit les villages chrétiens. L'évêque, alerté, accourut. Nul ne fit attention à lui, ce qui n'était jamais arrivé. Alors, le prélat discrètement traça de la main un signe de croix, en murmurant tout bas en latin : *Vade retro, Satanas !* C'était au moment où l'un des « coureurs » égarés passait auprès de lui. Immédiatement, l'homme tomba au sol, comme en catalepsie. Au bout de quelques minutes, il revint à lui, reconnut son « père évêque » et se mit aussitôt à genoux pour en recevoir la bénédiction. Puis sur le conseil de l'évêque, il alla se confesser à la mission. Après trois ou quatre contre-attaques de ce genre, l'épidémie disparut brusquement.

Ne cherchons pas à expliquer. Ce sont là des faits, et nul doute que les missionnaires puissent en citer bien d'autres et ailleurs qu'en Papouasie. Tous ces phénomènes ne sont cependant pas des histoires à mettre au compte du diable. Voici un dernier fait, en sens tout opposé, et que les missionnaires — voire même les simples curés de nos paroisses — ont dû trouver sous une forme ou sous une autre.

Le P. Dupeyrat venait d'arriver en Papouasie. Un jour, il allait porter, avec d'autres pères, l'Evangile dans une vallée terriblement abrupte, la vallée de la Yalogué. En un point donné, la piste se partageait en deux. Les guides indigènes prirent le chemin de gauche. Le Père, sans s'expliquer pourquoi, prit celui de droite. On l'appela. Son ancien, le missionnaire avec qui il était, lui cria : « Eh ! Où filez-vous comme çà ?... Ce sentier ne conduit nulle part, vous allez vous perdre dans la brousse... Revenez... C'est à gauche ! » Malgré ces rappels à l'ordre, le père poursuivit sa route, et son ancien le suivit, en grommelant contre lui.

— « Soudain, dit-il, je m'arrêtai. Au bord du sentier j'aperçus un misérable abri de feuilles. Dessous gisait un vieux Papou, affreusement sale et maigre comme un squelette. Mon « curé » survint alors et sa colère tomba. Il se pencha sur le vieillard pour mieux l'entendre. Au bout d'un moment il se releva.

Encore un truc des saints anges, me dit-il sobrement. Ce vieux a été mis dans la forêt par les siens pour qu'il y meure. Il devenait trop encombrant dans le village. Il est là, sans nourriture, depuis au moins trois jours. Dès qu'il m'a vu, il m'a dit : « Je t'attendais !... Donne-moi le baptême afin que j'aille chez mon père Dieu... » Or, c'est un vieux païen, il ignorait que nous allions venir... Préparez le nécessaire pour le baptiser pendant que je lui donne une première et dernière instruction... Il n'en a pas pour longtemps... »

« J'eus la joie de donner l'un de mes premiers baptêmes à ce vieux sauvage. Il mourut moins d'un quart d'heure après, avec un beau sourire... »

« Nous baignons dans le surnaturel », conclut très justement le missionnaire. Mais aveuglés par la raison raisonnante, qui veut tout expliquer et ne rien croire au-delà de ce qu'elle explique, nous ne le voyons plus. Sur ce point, les Papous, hommes primitifs, sont plus simples et plus vrais.

VIII

Nos vieux pays sont cependant, eux aussi, témoins ou victimes de faits ou de prétentions non moins inexplicables. Je n'en veux pour preuve que la brève notice qui nous est donnée, dans les *Cahiers d'Action religieuse et sociale* du 1er décembre, sous ce titre : **Une religion incohérente, l'Antoi-**

nisme : *le fondateur, la doctrine, la morale, rites et organisation.*

Comme on nous a parfois interrogé sur l'Antoinisme, et comme nous y avons fait allusion, récemment, en parlant des guérisseurs, nous saisissons avec empressement l'occasion qui s'offre à nous d'élucider ce problème assez obscur [2].

Louis Antoine naquit en Belgique, à Mons-en-Crotteux (province de Liège), en 1846, dernier-né d'une famille de mineurs de 11 enfants. Dès l'âge de 12 ans, il travaille à la mine. Puis il devient ouvrier métallurgiste. A 24 ans, il passe en Allemagne, puis en Pologne ; dans l'intervalle, il a épousé Jeanne-Catherine Collon, dont il a un fils, qui meurt à l'âge de 20 ans. Il amasse un petit pécule, revient en Belgique et s'installe à Jemeppe-sur-Meuse, où il devient concierge des Tôleries.

Jusqu'à l'âge de 42 ans — en 1888 — il professa a religion catholique, mais avec des connaissances très rudimentaires. Il s'adonna au spiritisme et fit tourner les tables, ce qui l'amena à mêler à sa religion des idées théosophiques plus ou moins baroques.

De santé débile, souffrant de l'estomac, il s'était ait végétarien. Mais on peut dire qu'il découvrit ans s'en douter ce qu'on appellerait la *Mind-Cure :* a médecine par la psychologie de la confiance. « La maladie n'existe pas », se disait-il. Il répandit cette certitude. Il devint ainsi *guérisseur*. Naturellement il fut poursuivi pour exercice illégal de la médecine, mais il abandonna alors les procédés qui l'avaient fait condamner, pour ne plus demander es « miracles » qu'à la foi seule. Le voici devenu visionnaire, prophète, connu non seulement dans a province, mais au loin. Il répand ses « révélations » en un fatras incohérent, qui en impose aux gnorants. Enfin, en 1906, à 60 ans, il trouve sa oie définitive. Son métier de guérisseur s'estompe errière la conscience qu'il a de créer une *religion* ouvelle, une *Révélation*. C'est ce qu'il appelle « le Nouveau Spiritualisme ». Les disciples affluent. Il rée un Conseil d'administration, un Bulletin men uel : *L'Auréole de la Conscience*, remplacé ensuite ar un journal : *L'Unitif*. Le premier temple de ette religion fut édifié à Jemeppe, en 1910. Deux ns plus tard, le 25 juin 1912, le Père « *se désinarna* », ce qui veut dire tout simplement qu'il ourut, à 66 ans. Il avait transmis ses pouvoirs sa femme, appelée la « Mère » jusqu'à sa mort, 3 novembre 1941. Les dates de la mort du Père de la Mère sont des jours de fête pour les Aninistes.

Les dernières paroles du Père auraient été :

« Après Mère il y aura de grands guérisseurs. On ourra en choisir un pour remplacer Mère. Mère suivra ujours mon exemple, elle ira sur la tribune comme y vais, mais pour le nouveau guérisseur, il n'en sera s de même ; il montera à la tribune par l'escalier pposé, et, quand il l'aura mérité, il ira par où j'y vais. oilà, mes enfants. »

Il paraît qu'à la mort du Père, cette religion omptait environ 150.000 fidèles. Sans se dire Dieu lui-même, il a laissé imprimer dans les livres officiels de sa religion, cette phrase monstrueuse :

— « Nous ne voulons pas faire d'Antoine le Guérisseur un grand seigneur ; nous faisons de lui notre Dieu ! »

La doctrine antoiniste, si on peut galvauder ce grand nom de doctrine à propos d'une superstition aussi grossière, est contenue dans les livres suivants :

— *L'Enseignement par Antoine le Guérisseur*, 1905 ; *Le développement de l'Enseignement du Père ; Révélation par Antoine le Généreux*, 1910 ; *Le Couronnement de l'Œuvre révélée*, 1910.

Le résumé de ces prêches incohérents et qui se répètent sans relâche, serait le suivant :

« *L'Homme est lui-même son Dieu.* Ne croyons pas en Dieu, n'espérons rien de lui, mais croyons en nous et agissons naturellement. Sachons que nous sommes Dieu nous-mêmes.

Je l'ai révélé, tous nous sommes des dieux, nous avons tous un côté divin, notre côté réel. Quand nous aurons surmonté la matière, l'imperfection, nous serons tous réunis dans le même amour pur ; nous formerons l'Unité absolue de l'ensemble : Dieu ! »

La matière n'existe pas, c'est nous qui l'imaginons et lui donnons son être. Ce qui existe a toujours existé. C'est la matière, imaginée par nous, qui nous rend vicieux et haineux. La maladie non plus n'existe pas. Elle est le fruit de la matière, donc elle est un fantôme créé par l'intelligence.

« Croyez, dit Antoine, que la matière n'existe pas, et vous tuerez la racine même de la maladie.

C'est la foi qui est tout, elle seule qui guérit. C'est une folie criminelle de consulter un médecin, même dans une maladie grave. L'intelligence, coupable d'avoir inventé la matière et, par là-même, la maladie, *doit disparaître progressivement pour faire place à la conscience.* Elle est cause de l'amoindrissement de l'instinct naturel, qui seul atteint la cause profonde des choses. La mort n'existe pas davantage que la maladie. Il y aura de multiples réincarnations, au bout desquelles l'intelligence cèdera la place à la Foi. Au surplus, n'oublions pas que « ce qui est aujourd'hui la lumière sera demain l'obscurité. » L'Antoinisme ne s'impose donc pas à un assentiment définitif. « La vérité n'est que relative ».

— « Si nous voulons être dans la vérité, disait Antoine, croyons toujours que nous n'y sommes pas, c'est ainsi que nous y serons réellement, car, je l'ai révélé. nous ne la possédons que lorsque nous ne prétendons pas l'avoir. »

L'antoinisme est donc quelque chose d'inconsistent, d'évanescent, c'est une recherche, une disposition, une Foi sans corps.

— « Celui qui vient au culte, dit un tract antoiniste, vient seulement pour trouver le chemin qui l'aidera à sortir de ses épreuves, tout en gardant sa religion, son milieu, ses habitudes, selon sa conscience. »

Le père Antoine regardait sa morale comme la partie essentielle de son enseignement. Cette morale est totalement étrangère à Dieu. Il n'y est pas question de devoirs envers Dieu. « Nous sommes aussi indépendants de Dieu, qu'il l'est de nous ». Si Dieu nous commandait, ce serait un empiètement

[2] En 1924, le chan. Leroux, professeur au Grand Séminaire de Liège, publiait une brochure sur l'*Antoinisme*. n peut voir aussi P. Debouxthay, *Antoine le Guérisseur l'Antoinisme*, in-16 de 332 p., Liège, F. Gothier, 1934 l. *Ami*, 1951, p. 5 des couv.).

sur notre libre-arbitre. L'homme se dicte à lui-même ses règles morales. « Dieu nous a donné la faculté de créer des lois nous-mêmes au fur et à mesure que notre intelligence se développe. » Le père Antoine prêchait l'amour du prochain, même de ses ennemis. « Aimons donc, disait-il, ceux qui sont la cause de nos épreuves, puisqu'en nous faisant souffrir, ils nous font progresser ». Le mal n'existe pas. Faites donc le mal, si votre nature vous y pousse. Agissez en tout naturellement. Le mal n'est rien. Toute éducation est nuisible. Nous déformons les enfants. Il faut les laisser obéir à leur nature.

Comme on le voit, tout cela est profondément illogique, contradictoire. Des recommandations d'humilité côtoient des affirmations de fol orgueil. Si nous sommes des dieux, pourquoi nous recommander l'humilité ? Et, dans l'antoinisme, tout est à l'avenant.

Les rites antoinistes sont des plus rudimentaires : il n'y est question ni du Christ, ni de l'Eglise, ni des sacrements. Le mariage n'est conservé que provisoirement, en attendant sans doute que la poussée de l'instinct et de la nature le supprime. Les seules fêtes marquantes sont celles de la « désincarnation » du Père (25 juin) et de la Mère (3 novembre). Ces jours-là les Antoinistes revêtent un costume : lévite noire pour les hommes, robe noire pour les femmes. Le cercueil, pour les enterrements, est recouvert d'un drap vert. La bannière de la Communauté figure « l'Arbre de la Science de la vue du mal ». Le culte consiste dans la lecture des Dix commandements de l'antoinisme, suivie de la lecture des Evangiles et de certaines scènes de la vie du Père Antoine. A toute heure du jour et de la nuit, un « frère » et une « sœur » se tiennent à la disposition des malades qui viennent demander leur guérison. Pour l'obtenir, on se borne à prier pour la guérison de l'âme du patient. L'âme une fois guérie, le corps guérit nécessairement. La moindre guérison, fût-elle fortuite, enthousiasme les antoinistes et les enfonce davantage dans leur erreur. Or, il est possible, probable même que le P. Antoine a opéré des guérisons. La puissance curative de la suggestion est immense. Des médecins — pas tous, heureusement — ont voulu attribuer à la suggestion seule toutes les guérisons de Lourdes. Sans tomber dans cette absurdité, il est permis de penser que la « foi aveugle » en la guérison, peut opérer parfois de véritables cures. Le P. Antoine, en soutenant que la maladie n'existe pas n'a pas été plus stupide que les médecins qui réduisent les miracles de Lourdes à des prodiges d'auto-suggestion.

— « De tout temps, écrit le chanoine Leroux, les prétendus sorciers, les charlatans, les somnambules lucides, les guérisseurs de toute sorte ont obtenu semblables améliorations de troubles fonctionnels, curables par suggestion, et c'est ce qui a fait leur succès. Mais il est manifeste que l'Antoinisme n'a jamais pu et ne pourra jamais enregistrer la guérison subite d'un ulcère ou d'une lésion organique... Dans ce domaine, la suggestion est inefficace. »

De nos jours, les Antoinistes, ayant à leur tête « le Représentant du Père », chef inamovible, qui nomme les desservants des temples, accusent un million et demi d'adeptes, ouvriers en grand nombre, métallurgistes et mineurs surtout, qui font preuve d'un grand esprit de prosélytisme. J'ai cependant connu personnellement un prêtre catholique apostat, qui est devenu antoiniste, il y a environ quarante ans. La secte antoiniste est répandue en Belgique, Allemagne, pays anglo-saxons. En Belgique seule, il y aurait une trentaine de temples. Mais en dehors des temples, il y a beaucoup de lieux de réunions privées. Le siège social en France est à Paris (XIII^e), 34, rue Vergniaud.

Il faut évidemment ranger l'antoinisme parmi les manifestations de crédulité qui fournissent tant de clients et de clientes aux voyantes, tireuses de cartes, devins, somnambules, et aux sorcelleries informes de nos pays de mission. L'antoinisme fait songer à certaines hérésies du Moyen Age : celles de Tanchelme, de Pierre de Bruys, etc.

IX

Nous avons tous entendu et peut-être fredonné nous-mêmes la célèbre chanson de Gounod, dans *Faust* : « Il était un roi de Thulé !... »

Où se trouvait ce pays de légende ? Les historiens des découvertes géographiques ont attribué la découverte de cette île fabuleuse au célèbre navigateur grec, Pythéas. Dans cette île, au solstice d'été, il n'y avait plus de nuit, et au solstice d'hiver plus de jour. Les géographes estiment qu'il doit s'agir soit de l'Islande, soit plutôt d'une des îles Shetland, au nord de la Grande-Bretagne. Mais depuis peu, ce nom de Thulé désigne quelque chose de très différent. J'emprunte à *Sélection* (janvier 1953) un article condensé de *Life*, par Bill Brinkley, dont le titre seul est révélateur : **Thulé, base polaire géante.**

Cette base se trouve sur la côte nord-ouest du Groenland. Elle a été prospectée en mars 1951, et établie par une équipe de 600 ouvriers et techniciens, avec une pelle mécanique de 13 tonnes, qui se sont mis au travail très secrètement. On est là à 1.500 km du pôle nord. On était guidé, en partie par les expériences de Paul-Emile Victor, le célèbre explorateur français et chef de nos expéditions polaires. De la base de Thulé, le regard plonge pour ainsi dire au cœur de la Russie, dont le centre industriel est à moins de 5.000 km, soit 5 heures de vol pour des avions à réaction. Avant que les Américains aménagent cette station en base d'aviation, il s'y trouvait un poste météorologique américano-danois. Il existe actuellement une piste d'envol de 3 km, et 200 hectares de cantonnements, de réservoirs, d'entrepôts, de hangars chauffés.

Tout cela a été fait dans le minimum de temps. Trois mois après le départ de la première équipe le gros de l'expédition partait pour réaliser ce qu'on appela — à la mode des opérations secrètes — *Blue Jay* : le Geai bleu. Ce corps comportait 7.500 hommes, embarqués à Norfolk en Virginie, par bateau. L'arrivée prévue pour le 23 juin ne put s'effectuer, en raison des glaces, que le 9 juillet. Comme Thulé n'est ouverte à la navigation que 70 jours par an, il fallut repartir dès le mois de septembre, en laissant sur place 400 hommes, pour y passer les longs mois d'un hiver sans soleil.

Les difficultés à vaincre étaient de plus d'une sorte. Non seulement, on eut à affronter les glaces, le brouillard, le froid, l'obscurité, mais aussi,

peu de profondeur — un mètre et un peu plus — ce qu'on appelle le *permafrost*, le sol qui depuis des millénaires n'a jamais dégelé et qui est dur comme le roc. Or, si l'on élève sur ce sol une construction quelconque, celle-ci dégage peu à peu une chaleur qui dégèle ce *permafrost*, si bien que les fondations établies sur ce dernier s'affaissent. On a dû, à Thulé, construire sur pilotis de bois, mauvais conducteur de la chaleur, fixer les pilotis par des masses de béton, jouant ici le rôle d'ancres de fixation, pour éviter que tout ne soit emporté par le blizzard, qui a, en ces régions, une force incroyable.

Pour les énormes hangars des gros bombardiers, il fallut organiser tout un système de canalisations de 30 centimètres de diamètre, fermées en été pour empêcher l'air chaud d'entrer, et ouvertes en hiver pour laisser pénétrer l'air froid. Quant à l'eau douce nécessaire aux divers usages de la garnison, on ne peut l'obtenir que par distillation de l'eau de mer, et encore faut-il la transporter en camion, car les canalisations gèlent constamment.

On imagine ce qu'il a fallu de dynamitages, pour faire sauter les blocs de glace ou de rocher, de courses effrénées d'excavatrices et de rouleaux compresseurs de 100 tonnes, pour niveler tout le terrain. Finalement, le 11 septembre 1951, le premier avion décollait de la piste d'envol de Thulé.

Le plus dur en cette région, c'est l'hivernage. L'été proprement dit dure environ 5 mois. En plein hiver, il n'est pas rare de voir le thermomètre descendre à — 50° et de subir des vents atteignant 240 km à l'heure. Il fait parfois un tel froid que l'on est obligé de faire tourner à vide les moteurs des camions et des excavatrices, de peur de ne plus pouvoir les remettre en marche, en été. On a essayé de rendre l'hivernage moins pénible par tout un programme de distraction et de loisirs. Thulé possède un gymnase complètement équipé : instruments de musique, leçons de toute nature. Ajoutons une excellente cantine, où toutefois on ne sert en fait de liquides que de la bière contenue en canettes de métal. La principale distraction consiste à manger. Le gouvernement fournit à la garnison de Thulé une nourriture abondante et succulente.

Il existe peu d'Esquimaux dans ces parages. Ces indigènes s'intéressent d'une manière tout à fait minime aux travaux des blancs et les blancs ont reçu l'interdiction de les fréquenter, parce que l'Esquimau est pratiquement sans défense, par anaphylaxie, contre les affections considérées chez nous comme les plus banales : un rhume ou une rougeole. S'ils attrapaient l'une ou l'autre de ces maladie, ils n'y résisteraient que difficilement !

Au total, on peut regarder comme un tour de force de l'efficience américaine l'organisation de cette base en région polaire.

X

Quittons ces pays effroyablement glacés, pour nous enfoncer en régions chaudes, si chaudes que les esprits eux-mêmes y prennent feu. On a beaucoup parlé dans les journaux, dans la seconde partie de 1952, des Mau-Mau. Il y a tellement de commencements d'incendie, dans tout l'univers, que l'on a peut-être pas prêté à celui-ci une grande attention. Et puis qu'est-ce donc que ces Mau-Mau ? L'Agence *Fides* nous renseigne sur ce point, dans son n° du 13 décembre, sous ce titre : **La Société secrète néo-païenne des Mau-Mau.** Quand je dis : « nous renseigne », je suis obligé de reconnaître qu'elle essaie de le faire seulement.

— « Il est assez difficile, dit-elle, de se faire une idée exacte de la Société secrète des Mau-Mau, de ses origines réelles et même de ses relations vraies avec la K. A. U. »[3]

Il semble que le mouvement Mau-Mau soit né à Nairobi, capitale du Kenya. Cette ville de 30.000 habitants, est située sur un haut plateau de 1.660 mètres d'altitude. En pays équatorial, ce sont les seules régions saines. Les Mau-Mau sont des jeunes gens de 18 à 25 ans, appartenant à la tribu des Kikuyu, un peu débrouillés par l'école, mais n'ayant en général aucune moralité, aucune teinture religieuse si ce n'est parfois une vague couche de protestantisme. Ils ont, pour la plupart, échoué aux examens. Ce sont des ratés et des aigris, qui n'ont obtenu aucune situation dans l'administration ou l'industrie et qui ont la honte de revenir aux travaux ancestraux. Ils forment donc, dans les bas quartiers de Nairobi, une tourbe de mécontents.

Le mouvement a pris naissance dans ce qu'on nomme les « Ecoles indépendantes », groupement d'enseignement qui s'est séparé, il y a 26 ans, de l'Eglise presbytérienne écossaise. Ces « Ecoles » ont pris dès lors position contre les missions, tant protestantes que catholiques. Ces dernières ont depuis longtemps signalé le danger qui montait. Un réseau d'écoles fut créé où fermentait l'hostilité à la fois au gouvernement britannique et au christianisme ; il y eut même, pour couronner le réseau, un Centre d'Etudes supérieures. En 1952, les « Ecoles indépendantes » groupaient 200 écoles et 20.000 élèves.

Ce ne fut qu'en 1950, qu'on eut connaissance de cérémonies organisées aux portes de Nyeri. Les dirigeants des Ecoles indépendantes avaient réussi à attirer à eux un instituteur catholique. Avec sa connivence, la chapelle-école de la mission servit de lieu de réunion aux Mau-Mau. La nature du lieu, la participation d'un instituteur catholique, le caractère de la réunion, à laquelle on avait donné comme but la discussion de questions scolaires, tout contribua à faire des dupes. Mais le gouvernement intervint. Les Mau-Mau ne se sentirent pas assez forts et tout rentra dans l'ordre. Le mouvement se propagea cependant sournoisement. Il a fallu, récemment, fermer 34 de ces Ecoles. Le mouvement est tout ensemble anti-chrétien et anti-européen. Dans la cérémonie d'initiation, qui a lieu la nuit, à laquelle beaucoup sont conduits de force, un serment de renonciation à la religion chrétienne est exigé.

« Dès qu'il entre dans la cabane où se fait le serment, le « patient » doit enlever souliers et vêtements et déposer argent, emblèmes religieux et en général tout objet en métal. Après quoi il se place au milieu d'un cercle grossier posé à terre. On lui passe également un rond au cou, au bras droit, puis au gauche. Ces cercles sont faits d'herbe tressée avec des feuilles de patates douces et des racines de tapioca. »

[3] Ces lettres majuscules représentent l'*Union africaine du Kenya*, qui est une association reconnue par le gouvernement et présidée, depuis 6 ans, par Jomo Kenyatta.

Voici les paroles du serment, rapportées par un témoin :

— « Moi, un tel devant Dieu, je jure que je ne vendrai pas pour de l'argent ce pays des noirs aux Européens, ni même aux Indiens. Si je le fais, que je sois dévoré et tué par ce serment que je fais.

— « Si je vends la nation des noirs aux étrangers, si je vends un homme noir, que je sois dévoré et tué par ce serment ;

— « Si je n'abandonne pas la doctrine chrétienne et les théories de ceux qui disent que cette terre n'est pas aux noirs, que je sois tué par ce serment ;

— « Si j'endommage les Ecoles des noirs, que je sois mangé par ce serment ;

— « Si je refuse de payer 62 shillings 1/2 à cette société, que je sois dévoré par ce serment ;

— « Si je refuse d'aider un autre noir (Kikuyu) qui se trouve en péril ou en mauvaises conditions, que je sois dévoré par ce serment ;

— « Si je suis appelé de nuit par les membres de cette société, si je refuse de répondre et de faire tout ce qu'on m'imposera, que je sois tué par ce serment. »

Cela dit, le président prend un morceau d'estomac de mouton, le fait tourner sept fois autour de l'initié, et chaque fois y mord et y fait mordre ce dernier ,en disant :

— « Si je vends un homme noir, que je sois dévoré par ce serment ! »

Le caractère antichrétien du mouvement ne peut donc faire aucun doute. Ce caractère s'est accentué à mesure que le mouvement se propageait hors de Nairobi, dans les districts de Nyéri et de Fort-Hall. Dans le temps même où la propagande Mau-Mau se développait, on répandait partout la rumeur que le Christ n'était qu'un homme, fort intelligent sans doute et qui avait fort bien su guider la race blanche, mais nullement un Dieu. Les Evangiles auraient été imprimés par les Blancs uniquement pour gagner les noirs et conquérir leurs terres. Les Kikuyu, affirmait-on, n'ont pas besoin de Jésus-Christ, ils ont depuis longtemps leur religion et leurs sacrifices. Ils ont aussi leur chef, Jomo Kenyatta, qui vaut bien le Christ des blancs !

Le point névralgique en tout ceci est l'occupation des terres des plateaux. Nous avons dit que ces terres sont les seules sous climat sain. Ajoutons qu'elles sont fertiles. Même avant l'arrivée des blancs, elles étaient une pomme de discorde entre les tribus noires. Les Kikuyu avaient constamment à les disputer aux tribus voisines. Les blancs ont reçu, en qualité de colons, une certaine quantité de ces terres tant convoitées. Ils y ont introduit des méthodes de culture nouvelles. Les noirs ont contribué, en tant que travailleurs salariés, aux gains considérables des factoreries des blancs. Ils estiment que le salaire reçu ne correspond pas à l'effort fourni et n'est pas en proportion avec les bénéfices obtenus. Ils comprennent que leur terre est une richesse et ils sont jaloux de la fortune des blancs. D'autre part, la population kikuyu s'est accrue, et cela dans une mesure importante, ce qui a provoqué l'éclosion d'un problème social aigu. Les Kikuyu ont souvent manifesté leur mécontentement et réclamé des modifications dans la répartition des terres ou dans le tarif des salaires.

L'attachement à la terre se traduit dans la prestation du serment indiqué plus haut. En effet, l'initié, au cours du serment, reçoit une petite motte de terre qu'il doit tenir appuyée sur le ventre de la main gauche. Dans la droite, il a un petit bâton.

Il semble que le mouvement Mau-Mau doive être rattaché à cette masse de mouvements vers l'indépendance des peuples, même les moins évolués. C'est une guerre au colonialisme. Notre monde déjà fort troublé en est continuellement agité sur un point ou sur un autre. Le recul de l'Europe est amorcé et se poursuit sous nos yeux. Le mouvement Mau-Mau est bloqué pour le moment. Il serait surprenant qu'on ne le voie pas renaître un jour prochain. Le jour de Noël a encore été marqué par de féroces attentats. Les esprits restent donc très montés.

XI

C'est toujours avec plaisir que nous recueillons ici les impressions des prêtres ou des catholiques étrangers voyageant dans notre pays et communiquant, dans quelque revue de chez eux, leurs souvenirs de France. Nous l'avons fait récemment pour un prêtre espagnol venu à Paris pour un Congrès d'Œuvres. Nous allons citer de nouveau un prêtre espagnol, M. Lamberto de Echeverria, directeur de la revue illustrée *Incunable* dont la rédaction est à San Pablo et l'administration à Salamanque. *Incunable* s'intitule « Périodique sacerdotal » ; nous allons citer le n° de novembre 1952.

On y trouve en première page un éditorial intitulé *L'Etranger*. L'Espagnol, y lit-on, a beaucoup voyagé jadis. On trouve ses traces partout dans le monde. Une réaction à la fois politique et psychologique a contraint l'Espagne à se replier sur elle-même. Elle doit se défendre contre deux tendances extrêmes : l'une qui consiste à mépriser, à déprécier tout ce qui n'est pas espagnol, surtout en matière d'authentique catholicisme, l'autre qui ne vante que ce qui se passe ailleurs et qui voit tout en mal, chez les Espagnols. Cette seconde tendance que l'article appelle le « *papanatismo* » va si loin que dans la bibliothèque de certains prêtres espagnols, c'est à peine si l'on trouverait un livre écrit en espagnol ! Le « papanatisme », c'est la manie de vouloir ridiculement transporter en Espagne les usages, les méthodes, les pratiques de l'extérieur.

Après cet éditorial, vigoureusement écrit, voici un grand article étalé sur trois grandes pages de 5 colonnes chacune, avec ce titre : **Impressions de France :** *la Nation, les Catholiques, le Clergé*. Dom Lamberto de Echeverria a voulu, avant de parler de la France, se documenter copieusement et *de visu*. Il a fait dans notre pays un très long voyage : plus de 2.500 km en chemin de fer, et de 2.000 en outre en automobile ; il a vu les régions pyrénéennes, le Languedoc, la Provence, la Guyenne, le Limousin, toute la vallée de la Loire, l'Anjou, l'île de France, une partie de la Normandie. Il a passé un mois dans un presbytère rural, une quinzaine dans un Séminaire, une autre quinzaine à Paris. Il a étudié la carte religieuse de la France. Il donne cette carte dans son *Journal*, en y distinguant par des hachures diverses : 1° les régions chrétiennes, environ 30 départements ; 2° les zones d'indifférence, une quarantaine de départements ; 3° les zones de mission, peu de départements entiers, mais des régions un peu partout ; 4° les zones de mélange de catholiques et de pro

testants, Cévennes et Alsace surtout. Cette carte nous a paru fort bien établie et intéressante à consulter [1]. Mais venons-en aux impressions elles-mêmes.

1° *La Nation.* — Dès qu'on a passé les Pyrénées en venant d'Espagne, on constate que l'on se trouve dans un pays riche. Sans doute, les Landes, certaines régions du Languedoc ne sont pas plus fertiles que l'ensemble de l'Espagne, mais ailleurs, on admire de belles récoltes, une culture assidue et intelligente, une activité économique régulière et intensive. Seulement, ce qui frappe, en regard de cette richesse du pays, c'est le caractère *économe* des habitants. Peu de luxe extérieur, pas d'ostentation de confort.

— « En beaucoup, en une quantité considérable d'aspects, écrit dom Lamberto, notre niveau de vie surpasse celui des Français, bien que dans l'ensemble la France soit plus riche. »

Un phénomène qui a frappé le visiteur, c'est qu'en France, tout le monde prend des vacances. Tout le monde, jusqu'au dernier des ouvriers, a son « congé payé » en été. Le mois d'août est un mois où la courbe de productivité industrielle tend vers zéro. De là, des touristes partout. Mais souvent ces touristes sont des gens sans instruction, qui écoutent bouche bée et ingénument les boniments solennels et monotones des guides locaux.

Autre remarque : le public moyen français se désintéresse de la politique. Dom Lamberto a trouvé un curé de village qui ne savait même pas la couleur politique du maire de son village !... Dans les trains, on parle peu de politique, et si l'on en parle, c'est avec une sorte de lassitude dédaigneuse !

Notre visiteur a aperçu à Paris le Chef du gouvernement, c'était alors M. Pinay. Il ressemblait à un « Français moyen ».

Et Paris ? Paris est tout un monde, avec du meilleur et du pire. Ce n'est pas du tout ce qu'on se figure à l'étranger : une ville d'amusements, en général débridés et déshonnêtes. Si l'on prend un plan de Paris et si l'on en raye une zone relativement restreinte,

« nous rencontrons une cité qui, en bien des points donne l'impression de la tristesse. »

Même dans la zone des plaisirs mondains, que représentent une douzaine de salles de spectacle dans une population de 4 millions d'habitants ?

— « Je me souviens d'avoir feuilleté un jour, dit dom Lamberto, le « *Bottin mondain* » et d'avoir calculé le total des petits théâtres que nous regardons comme mal famés. Je ne me souviens pas du chiffre exact, mais ils représentaient bien peu de chose... »

Et notez que dans les habitués de ces lieux dits de plaisir, il y a énormément d'étrangers. La publicité y est faite souvent en anglais. Notre auteur n'a vu, à l'hôtel, qu'une carte en espagnol, et c'était une invitation à visiter le Paris nocturne. On parle beaucoup de Montmartre, et on songe aux cabarets et aux chansonniers. Mais Montmartre est aussi un grand lieu de prière : au Sacré-Cœur, jour et nuit, on adore le Saint-Sacrement.

[1] N'oublions pas de signaler l'intéressante *Carte religieuse de la France rurale*, par le chan. F. Boulard et Le Bras (65 × 50), en vente aux « *Cahiers du Clergé rural* », 13, rue du Docteur-Roux, Paris-15e.

2° *Religions en France.* — A ne considérer que le point de vue religieux, la France apparaît comme un véritable pandémonium. On y trouve toutes les sectes, toutes les doctrines, toutes les variétés de croyance et d'incroyance. Par exemple, vous traversez la belle ville de Nice et vous apercevez, dans l'une des plus grandes artères, « une magnifique librairie exclusivement consacrée à l'occultisme ».

Il se passe en France des choses que tout le monde a l'air de trouver naturelles, et qui, cependant, si elles étaient racontées de l'Espagne, feraient un tapage de tous les diables dans la presse internationale ! Dom Lamberto intitule ce paragraphe de sa relation « *privilèges* ». Il veut dire, je pense, que la France bénéficie, dans l'opinion mondiale, d'une cote d'amour. On lui passe tout. On ne passe rien à l'Espagne ! Ainsi, pendant la guerre, il y eut un massacre à Asq. On a arrêté, à cette occasion, un officier et 9 soldats allemands. Pas un témoin n'a reconnu un seul d'entre eux. Mais ils appartenaient à une des unités qui avait pris part au massacre. Ils attendent donc, depuis 3 ans, dans une prison de Loos, leur exécution, car on les a condamnés à mort. Ils en ont appelé, et depuis lors, aucune solution !

— « Que le lecteur (espagnol) imagine ce que ce serait, si cela se passait en Espagne !... »

Autre cas : un jeune homme de l'Académie de cavalerie de Saumur s'est battu héroïquement, pour défendre le passage de la Loire, en 1941. Mais un membre de sa famille se déclara pour Vichy. Pour lui, il s'engagea en Indo-Chine, fut décoré sur le champ de bataille, fut tué, reçut les honneurs militaire sur sa dépouille mortelle, qui fut rapatriée dans son village natal. Dom Lamberto se trouvait non loin de là. Il aurait voulu assister aux funérailles de ce héros. Il s'attendait à quelque chose de splendide. Pas du tout. L'enterrement eut lieu à sept heures du matin, et nul ne put y assister à l'exception de sa veuve. Pourquoi ? Il y avait eu dans sa famille un « collaborationniste » !

Dernier exemple :

— « Auprès de chaque cathédrale, comme témoignage de la manière spéciale dont l'on entend (en France) la séparation et la tolérance religieuse, on aperçoit un palais épiscopal confisqué. Les séminaires sont neufs, parce que l'Etat a raflé les anciens. Et c'est nous, Espagnols, qui nous entendons dire que nous sommes intolérants ! »

3° *Les catholiques.* — « Les catholiques vivent dans une atmosphère terriblement hostile et ils réagissent avec une virile énergie. »

Un Espagnol habitué à une ambiance catholique facile est stupéfait de leur générosité. Ils luttent pour vaincre le milieu imprégné d'un laïcisme raffiné, qui triomphe partout, au cinéma, à l'école, dans la presse. Les catholiques soutiennent leur clergé, leurs écoles, leurs universités, leur culte, leurs œuvres de bienfaisance. C'est par milliards que l'on chiffre les sommes qu'ils y dépensent. Générosité intelligente, qui ne se scandalise pas de ce que le curé ait une voiture automobile pour son ministère, et qu'il soit nécessaire de payer pour le séminariste qui un jour remplacera le curé.

— « Générosité, ajoute dom Lamberto, qui n'est pas appuyée, du moins exclusivement, sur la vanité comme

la nôtre, puisqu'elle sait s'appliquer aux nécessités qui sont sans lustre. »

4° *Le culte.* — Ici, je voudrais citer longuement :

— « Autre chose qui émeut. L'un des spectacles qui peuvent le mieux réconforter le cœur d'un prêtre, c'est d'aller, un dimanche matin, à Paris, de messe en messe. Il y verra, comme je l'ai vu, un dimanche quelconque, l'immense cathédrale de Notre-Dame pleine jusqu'à la porte, pour la messe paroissiale. Il verra à Saint-Sulpice cinq prêtres donnant la communion, à la grand'messe. Il verra la même chose à Saint-Roch. Il croira être au milieu d'une des populations les plus religieuses du monde.

Et cependant, ce n'est pas tout. En effet, à part les messes du matin, il y a plus de 80 messes le soir entre six et sept heures, et toujours avec une affluence très grande.

Et n'allons pas croire qu'il s'agisse d'un public de simples spectateurs. Je me souviens de l'impression éprouvée à Saint-Séverin, au moment où le curé monte en chaire pour lire les intentions que les fidèles recommandent aux prières de tous. Il y a un grand livre, à l'entrée de l'église, et chacun peut y écrire. Trivial, si l'on veut, Difficilement praticable dans un peuple comme le nôtre qui a un sens aigu du ridicule. Et pourtant émouvant ! »

De même, quel sens d'entr'aide, chez les catholiques français. On s'adresse à la paroisse pour tout, par exemple pour trouver un logement, pour régler un congé de vacances, pour établir un échange entre enfants, etc.

« Le catholique français est sincère avec rage — *rabiosamente* — il a la passion en tout de la vérité. A l'opposé de nos alarmes en face de la diffusion possible de certaines statistiques, il trouve sa joie, semble-t-il, à les publier, à tel point qu'il donne parfois l'impression d'exagérer... »

C'est évidemment à une telle passion que la France doit, en partie, son renom illégitime d'être un pays déchristianisé. Mais il en résulte un effort d'apostolat gigantesque. Chaque réunion de l'épiscopat se traduit par des actes, des mesures intéressantes. La lutte contre l'asphyxie du laïcisme est courageuse et persévérante.

5° *Le clergé.* — Notre visiteur, en fréquentant le clergé français, n'a pu s'empêcher de rougir des « bobards » répandus dans son pays à notre sujet. Mais il sait bien que, dans le clergé espagnol, les plus sévères critiques sont souvent des gens qui ne savent pas un mot de français, qui n'ont jamais vu la France, ou qui, tout au plus, ont fait le pèlerinage de Lourdes.

— « Pour moi, écrit dom Lamberto, je ne puis moins faire que de proclamer de toute mon âme l'édification spirituelle, le bon exemple, la charité, l'esprit de large compréhension que j'ai toujours trouvés dans le clergé français... »

Deux traits, semble-t-il, ont frappé le visiteur de notre pays : notre clergé lui est apparu : 1° comme toujours en mouvement ; 2° comme très animé du sens de la fraternité sacerdotale.

Les évêques et les curés ou vicaires de France sont toujours en route. Ils vont rarement à pied, c'est trop lent, mais à bicyclette, en moto, en auto. La journée se passe en visites aux œuvres, aux malades, etc. A peine le temps de manger ! Les méthodes catéchistiques sont en renouvellement continuel. Pas de routine. Réforme incessante des procédés d'apostolat. A Paris, le visiteur a assisté à une séance de cinéma pour le clergé. L'archevêque avait donné l'avis de bien ouvrir les yeux, il s'agissait d'un film « très fort » et qui posait de redoutables problèmes. Mais en France, on veut « voir clair ».

Un point noir cependant : le clergé de France a paru à dom Lamberto peu chaleureux à l'égard des religieux. Il parle d'eux, à la différence du clergé espagnol, des jeunes surtout, avec froideur et sans ménagement — *mucho despego !* Il y a une certaine jalousie — *celotipia* — et le souvenir de choses périmées et qui devraient être oubliées.

Autre point noir : les églises ferment trop tôt. On ne peut faire sa visite au Saint-Sacrement, le soir, à l'heure qu'on veut. Et pourtant les églises en France sont très fréquentées, sur semaine. On n'y entre que rarement, sans y trouver quelqu'un en prière, au moins dans les villes. En raison aussi de l'intense travail extérieur, le clergé français paraît moins assidu au confessionnal.

Mais ce qui a beaucoup frappé dom Lamberto, c'est le caractère animé, gai, ouvert, fraternel des réunions de prêtres, dans toute la France !

Conclusion : L'article que nous venons de citer conclut à la bienfaisance des contacts entre clergés de différents pays, à l'utilité des rencontres, pour se mieux connaître, mieux s'apprécier, se juger plus sainement. L'auteur estime que le catholicisme français a quelque chose de plus simple, de plus évangélique, de plus social, que ce qu'il a vu ailleurs et il traduit son impression en comparant la formule individualiste de la bénédiction de la table, en Espagne et chez nous : il n'a jamais pu entendre sans émotion, cette formule courante en France :

— « Bénissez-nous, Seigneur, bénissez le repas que nous allons prendre et ceux qui l'ont préparé, et donnez du pain à ceux qui n'en ont pas ! »

Dom Lamberto, merci ! Et sachez aussi que la France est l'un des pays où l'on admire et étudie le plus sainte Thérèse et saint Jean de la Croix !

L. Cristiani.

JURISPRUDENCE

NOTE SUR LA LEGALITE DES ECOLES GEMINEES

La loi du 30 octobre 1886 (*Dalloz périodique* 87-4-1) dans son article 11, décida que, dans les communes dont la population n'atteint pas le chiffre de 500 habitants, la seule école obligatoire est une école mixte.

Depuis 1886, il fut proposé que, soit dans les communes de moins de 500 habitants, soit dans les agglomérations rurales plus importantes, partout où cela peut se faire, les deux écoles spéciales de garçons et de filles puissent être remplacées par une école mixte à deux classes ; celle des commençants, comprenant les enfants de 5 à 9 ans, dirigée par l'institutrice ; la classe des élèves entre 9 et 13 ans, confiée à l'instituteur.

Or par un arrêt du 20 janvier 1926 (*D. P.* 1928-156), le Conseil d'Etat a décidé qu'il résulte des

dispositions de la loi du 30 octobre 1886 que le régime de l'école mixte a été prévu uniquement en vertu d'éviter aux communes dont les ressources sont insuffisantes les charges d'entretien d'une école de filles et d'une école de garçons et non comme un système pédagogique. Par suite, lorsque dans une même circonscription scolaire il existe 2 écoles et qu'il ne s'agit pas de réaliser des économies, ces 2 écoles doivent être affectées respectivement à l'instruction de chaque sexe.

Le 12 février 1933 (*J. O.* du 15 février 1933) intervint la loi dont ci-dessous le texte :

Quel que soit le nombre des habitants d'une commune, lorsque la population scolaire des écoles primaires élémentaires ne dépasse pas l'effectif de deux classes, le ministre peut, dans l'intérêt des études, autoriser, après avis du Conseil municipal et du Conseil départemental, la transformation à titre provisoire, des écoles spéciales en une école mixte à 1 ou 2 classes.

Les 2 écoles spéciales sont rétablies le cas échéant, par décision du ministre.

Loi du 5 juin 1934 (*D. P.*, 1934-4-12) :

Article premier. — Lorsque l'effectif total de l'école spéciale de filles et de l'école spéciale de garçons d'une commune sera inférieur à 35 élèves inscrits, âgés de plus de 6 ans, les élèves des 2 écoles seront réunis en une classe mixte. Les 2 classes pouvant être rétablies par décision ministérielle lorsque l'effectif atteindra un minimum de 40 élèves inscrits âgés de plus de 6 ans, au quel que soit l'effectif, si l'intérêt du service scolaire le rend désirable.

Art. 2. — Lorsque les écoles mixtes de 2 communes limitrophes ou l'école mixte d'une commune et une école de hameau ou 2 écoles de hameau, réunissant ensemble un effectif maximum de 35 élèves inscrits, âgés de plus de 6 ans, sont distantes l'une de l'autre de moins de 2 kilomètres, les classes des 2 écoles pourront être réunies en une seule classe. Les frais d'entretien seront s'il y a lieu, supportés par les communes intéressées proportionnellement au nombre des élèves de chaque commune qui la fréquenteront.

Le ministre de l'Éducation nationale est autorisé à maintenir ou à rétablir les classes supprimées en application de l'alinéa ci-dessus lorsque l'état des voies de communication constituera un obstacle à la fréquentation scolaire.

Art. 3. — Le ministre de l'Education nationale est autorisé à réunir dans des classes mixtes les élèves des écoles d'une même commune, possédant le certificat d'études primaires, lorsque l'effectif moyen de ces classes mixtes est inférieur à 20 élèves.

Enfin nous lisons dans le nouveau *Répertoire de droit Dalloz*, 1948, V° « *Enseignement* », n° 85 :

Toute commune doit avoir au moins une école publique mixte pour les garçons et les filles, ouverte toute l'année aux enfants soumis à l'obligation scolaire.

Cependant une ou plusieurs communes peuvent avec autorisation du conseil départemental et l'approbation du ministre, s'entendre dans les formes prévues par la loi municipale du 5 avril 1884, articles 116 et 117 pour l'établissement et l'entretien d'une école. On peut également rattacher un ou plusieurs hameaux dépendant d'une commune à l'école d'une commune voisine après délibération des conseils municipaux intéressés, ou en cas de désaccord, après décision du Conseil départemental.

N° 86 : Lorsque la population scolaire d'une commune ou d'un hameau possédant une école primaire publique est inférieure à 6 élèves, la fermeture provisoire est prononcée par le ministre de l'Éducation nationale. Lorsque 2 écoles publiques, distantes au plus de 3 kilomètres, comptent au total moins de 20 élèves, l'une des 2 écoles est fermée à titre provisoire. (Décret du 30 oct. 1939. *D. P.* 1935-4-459). De plus, en vertu de la loi précitée du 11 août 1936, modifiant l'article 11 de la loi du 30 octobre 1886, le Conseil départemental peut autoriser 2 ou plusieurs communes à se réunir pour l'établissement d'un cours intercommunal.

Cette réunion est obligatoire lorsque, 2 ou plusieurs localités étant distances de moins de 3 kilomètres, la population scolaire de l'une d'elles est inférieure à 15 unités.

N° 87 : Lorsque la population d'une commune est supérieure à 500 habitants, elle doit avoir une école spéciale, à moins d'être autorisée par le Conseil départemental à remplacer cette école spéciale par une école mixte. Loi du 30 octobre 1886, article 11.

N° 88 : Lorsque dans une même circonscription scolaire il existe 2 écoles, elles doivent être affectées respectivement à l'instruction de chaque sexe.

Dans la mise à jour du Dalloz au 1er janvier 1950 nous ne trouvons pas de modifications aux textes ci-dessus rapportés.

Mais en cas de difficultés le Conseil d'Etat peut toujours intervenir.

L'AMI DU CLERGÉ ET LES LIVRES

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Jérôme DEMOULIN, C. Ss. R. — **Au pays de la Joie. — In-8 de 340 p., 6 hors-texte, 600 f. — Paris, Alsatia, 1952.**

« Où que j'étende le bras, je nage dans la splendeur de Dieu ». Ces mots de P. Claudel caractérisent bien l'immense et splendide panorama que découvre aux yeux du lecteur l'âme chantante du R. P. Demoulin. Guide expérimenté aux sentiers fleuris des lettres aussi bien qu'aux arcanes de la petite et de la grande histoire, l'auteur vous conduit, le sourire aux lèvres, du plaisant au sérieux. Ainsi que sainte Thérèse d'Avila proclamée naguère « Patronne de l'Intendance Militaire », il a les pieds sur terre et le cœur en haut ; il dépiste les trouble-fête de l'âme et nous entraîne aux sources pures de la joie parfaite. « C'est avec son œuvre tout entière que nous prierons Dieu », que nous transformerons toutes choses, visibles et invisibles, en louanges de gloire, portant sur toutes un regard d'enfant : là est le secret de l'émerveillement. Chemin faisant, vous admirez de multiples exemples d'héroïques ascensions : par ex. cette maman du cardinal Stepinac, l'héroïque confesseur de la foi, qui, pendant trente ans, jeûna trois fois par semaine pour obtenir la grâce de la vocation à Louis, le septième de ses onze enfants... tandis qu'une Américaine de Clyde, dans l'Etat de Missouri, avait épargné durant de longues années, sou par sou, une somme qu'elle destinait à former un prêtre et qui, envoyée à Rome, servit à la formation de Louis Stepinac...

Découvreur de beauté, semeur d'enthousiasme, tel est ce livre. Ce n'est pas un mince éloge.

René DURAND. — **Avec la Mère du Seigneur. — In-12 de 192 p., 420 f. — Lyon, Edit. du Chalet, 1953.**

Onze chapitres sur Marie dans l'Evangile et sur son rôle dans l'Eglise, plus quatre appendices donnant des explications à propos de difficultés particulières, tel est

le contenu de cet ouvrage. Il y règne une doctrine solide, une piété virile et forte envers Marie. Nous croyons cet ouvrage appelé à faire beaucoup de bien. Mais nous regrettons la manière tranchante dont l'auteur écarte des opinions différentes des siennes (Cf. en particulier appendice II). Il conviendrait d'être plus réservé dans l'expression, surtout en songeant aux fidèles qu'une telle *vis affirmativa* risque de dérouter s'ils rencontrent ailleurs quelques-unes des opinions, pourtant bien légitimes, écartées ici d'un geste si péremptoire.

Education du sens international. — In-8 de 136 p., 300 f. — **Paris, Editions de Fleurus, 1952.**

Cette brochure est un numéro spécial de la revue *Educateurs*, bien connue et estimée de tous ceux qui s'intéressent aux problèmes de l'éducation de l'enfance : parents, maîtres, organisateurs de colonies de vacances, etc. (31, rue de Fleurus, Paris-6e six numéros par an ; abonnement, 620 fr. C.C.P. 3345-55).

Quatorze auteurs ont collaboré à sa rédaction, tous spécialistes de l'éducation des garçons ou des filles. Un éditorial donne le plan et indique l'esprit de ces études. Une « documentation » finale fait connaître les publications et les institutions permettant aux enfants de mieux connaître les pays étrangers. Les articles, de caractère pratique, indiquent pourquoi la formation du sens international doit être progressive, comment y contribuent l'étude des langues, la correspondance entre enfants de nationalités diverses, la littérature, le cinéma, l'histoire, la géographie, les voyages ou rencontres, comment enfin l'esprit international peut atteindre tous les milieux, même ruraux, s'insinuer dans les leçons du catéchisme, et doit s'exercer d'abord à l'égard de nos plus proches voisins, les Européens.

En termes élogieux, le Saint Père a fait approuver et a béni cette initiative française en formulant le souhait qu'elle provoque en d'autres pays des travaux analogues ; car, dit-il : « C'est un impératif de l'heure, de susciter le plus vite possible cette atmosphère de compréhension mutuelle des peuples, sans laquelle les nouvelles institutions politiques en faveur de la paix ne peuvent à la longue se maintenir. »

R. P. BOUQUIER. — **Don Bosco éducateur.** — In-12 de 120 p., 360 fr. — **Paris, Téqui, 1953.**

La méthode éducative de saint Jean Bosco nous est présentée dans ce livre par un de ses fils. Elle est commandée par cinq constatations fondamentales qui sont :

1. — L'enfant est marqué essentiellement par son milieu familial et social : il faut créer ce milieu favorable s'il n'existe pas.

2. — L'enfant a besoin d'une conscience éclairée et sûre, qui le guide dans le présent et l'avenir : c'est l'affaire de ses éducateurs et surtout de son confesseur.

3. — L'enfant doit devenir un homme qui assumera des graves responsabilités personnelles ; il faut donc, dans le travail comme dans les jeux, susciter ses initiatives et l'accoutumer à bien user de sa liberté.

4. — Pour réussir il faut faire confiance à la grâce, surtout à celle que prodiguent la Pénitence et l'Eucharistie.

5. — Dans cette œuvre aussi délicate que difficile, l'enfant devra s'entraîner à recourir à Marie Auxiliatrice dès les premiers signes qui annoncent la lutte pour la vertu.

Cette vue lucide des besoins de l'enfant et des moyens à employer pour réussir dans son éducation est venue à Don Bosco d'un principe, simple et évident, mais méconnu par le laïcisme moderne et que le saint formulait ainsi : « Les enfants nous sont envoyés par le Sauveur, à travers leurs parents, pour que nous les rendions bons et que nous leur donnions le salut éternel. »

Nous voudrions que tous les éducateurs et éducatrices chrétiens fassent de ce volume leur livre de chevet, qu'ils le méditent pour mieux comprendre l'esprit de leur vocation et qu'ils s'en inspirent fidèlement dans leur tâche quotidienne.

Ajoutons que le style clair, dépouillé, allant droit à l'essentiel, avec un mordant dans l'expression qui ne nuit pas à la pondération des jugements, est digne de la doctrine proposée et qu'il en facilite la fixation dans la mémoire et, par le fait même, dans la pratique.

Louis DRANSARD. — **Vu en Chine.** — In-12 de 126 p., 330 fr. — **Paris, Téqui, 1952.**

L'auteur, sans doute par raison de prudence, ne nous dit qu'un nom, sans qualificatif. Il semble bien qu'il s'agit d'un missionnaire. L'éditeur affirme qu'il passa « près de quatorze ans en Chine, dont deux ans et demi sous le régime communiste ». Il nous parle de ce qu'il a vu lui-même, entendu d'autres témoins directs, recueilli dans les documents officiels et les journaux des communistes chinois. Quand il fait appel à des récits déjà publiés, il cite ses sources. Le tableau qu'il trace offre donc de sérieuses garanties d'exactitude.

Ce tableau est sombre. On y voit par quelles méthodes sournoises le communisme pénétra en Chine et la conquît, procéda au partage des terres, s'attaqua au petit commerce, gagna l'armée, fit la guerre à l'Eglise catholique, mit la main sur la jeunesse, et institua sa domination grâce à un régime de terreur plus perfectionné et plus inhumain que l'hitlérisme lui-même. Une vue d'ensemble sur le présent et l'avenir du soviétisme en Chine termine l'ouvrage.

Etant un témoignage, l'ouvrage multiplie les récits de faits concrets, qui rendent la lecture aussi attachante que convaincante. D'une impression très dense, le livre a plus de substance que d'apparence et équivaut à un gros in-8. Sa lecture s'impose au diplomate, à l'homme politique, au journaliste, au missionnaire, et à quiconque veut connaître la vérité sur ce qui se passe « derrière le rideau de bambou ».

Chanoine CORDONNIER. — **Mgr d'Hulst. Sa vie, ses luttes, son rayonnement (1841-1896).** — In-8 couronne de 355 p., 570 f. — **Paris, Grasset, 1952.**

M. le chanoine Cordonnier, qui nous a déjà donné les biographies copieuses et documentées de Mgr Fuzet puis du cardinal Amette, nous présente aujourd'hui une nouvelle vie de Mgr d'Hulst. Cette vie a déjà été écrite et de main de maître par Mgr Baudrillart. Mais cet ouvrage, en deux volumes bourrés de citations et de faits, est devenu introuvable. M. C. s'en est naturellement beaucoup servi. Mais il y a joint sa documentation personnelle. Il a interrogé les anciens secrétaires de Mgr d'Hulst. Il a utilisé les ouvrages qui ont parlé de ses Conférences à Notre-Dame ou de ses autres activités. Il a puisé naturellement dans la monumentale collection des Œuvres complètes de son personnage. Il a tiré de tout cela une biographie qui se lit avec agrément, qui est vivante, intéressante et instructive. Il avait tant de choses à dire, Mgr d'Hulst a eu une activité si diverse, si féconde, si discutée parfois, si rayonnante la plupart du temps, qu'il a dû faire un choix, sans rien omettre d'essentiel. Je signale, pages 264 et 265, que la même Encyclique *Providentissimus Deus* est datée de 1893, puis de 1894. C'est la première date qui est la bonne. Ces menues erreurs sont rares. L'ensemble est de bonne encre et donne une haute idée du prélat grand seigneur qui s'y trouve présenté.

IMPRIMATUR

Lingonis, die 3 februarii 1953

G. MICHEL, *vic. gen.*

Le gérant : A. BORDET

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*